

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'ÎLE DE LA RAISON

ou LES PETITS HOMMES

MARIVAUX

Comédie — 1727

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LE PAYSAN BLAISE	233 rép.	ACTEUR	5 rép.
FONTIGNAC	108 rép.	MÉGISTE	3 rép.
BLECTRUE	92 rép.	Tous	3 rép.
LA COMTESSE	58 rép.	LE CONSEILLER	2 rép.
LE COURTISAN	58 rép.	M. LEGRAND CHANTE	1 rép.
SPINETTE	47 rép.	MADemoiselle LEGRAND CHANTE	1 rép.
LE POÈTE	38 rép.	MADemoiselle LABATTE CHANTE	1 rép.
FLORIS	34 rép.	I. COUPLET PAR M. DUFRESNE	1 rép.
PARMÈNES	26 rép.	II. COUPLET PAR M. DU MI-RAIL	1 rép.
LE MARQUIS	20 rép.	III. COUPLET PAR Mlle JOU- VENOT	1 rép.
LE PHILOSOPHE	20 rép.	IV. COUPLET PAR Mlle LE- GRAND	1 rép.
LE MÉDECIN	20 rép.	V. COUPLET PAR Mlle QUI- NAULT	1 rép.
LE CHEVALIER	15 rép.	VI. COUPLET PAR M. QUI- NAULT	1 rép.
INSULAIRE	15 rép.	VII. COUPLET PAR Mlle QUI- NAULT	1 rép.
LE GOUVERNEUR	12 rép.		

Personnages muets & suite : UN INSULAIRE, UNE INSULAIRE, Suite du Gouverneur

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

PROLOGUE	5
ACTE I	14
ACTE II	59
ACTE III	93

PROLOGUE

SCÈNE PREMIÈRE

Le Marquis, Le Chevalier.

LE MARQUIS (*tenant le Chevalier par la main*)

Parbleu, Chevalier, je suis charmé de te trouver ici, nous causerons ensemble, en attendant que la comédie commence.

LE CHEVALIER

De tout mon coeur, Marquis.

LE MARQUIS

La pièce que nous allons voir est sans doute tirée de Gulliver ?

5

LE CHEVALIER

Je l'ignore. Sur quoi le présumes-tu ?

LE MARQUIS

Parbleu, cela s'appelle les Petits Hommes ; et apparemment que ce sont les petits hommes du livre anglais.

LE CHEVALIER

Mais, il ne faut avoir vu qu'un nain pour avoir l'idée des petits hommes, sans le secours de son livre.

10

LE MARQUIS *(avec précipitation)*

Quoi ! Sérieusement, tu crois qu'il n'y est pas question de Gulliver ?

LE CHEVALIER

Eh ! Que nous importe ?

LE MARQUIS

Ce qu'il m'importe ? C'est que, s'il ne s'en agissait pas, je m'en irais tout à l'heure.

LE CHEVALIER *(riant)*

Écoute. Il est très douteux qu'il s'en agisse ; et franchement, à ta place, je ne voudrais point du tout m'exposer à ce doute-là : je ne m'y fierais pas, car cela est très désagréable, et je partirais sur-le-champ.

15

LE MARQUIS

Tu plaisantes. Tu le prends sur un ton de railleur. Mais en un mot, l'auteur, sur cette idée-là, m'a accoutumé à des choses pensées, instructives ; et si on ne l'a pas suivi, nous n'aurons rien de tout cela.

20

LE CHEVALIER *(raillant)*

Peut-être bien, d'autant plus qu'en général (et toute comédie à part), nous autres Français, nous ne pensons pas ; nous n'avons pas ce talent-là.

LE MARQUIS

Eh ! Mais nous pensons, si tu le veux.

LE CHEVALIER

Tu ne le veux donc pas trop, toi ?

25

(Montrant son front)

LE MARQUIS

Ma foi, crois-moi, ce n'est pas là notre fort : pour de l'esprit, nous en avons à ne savoir qu'en faire ; nous en mettons partout, mais de jugement, de réflexion, de flegme, de sagesse, en un mot, de cela. N'en parlons pas, mon cher Chevalier ; glissons là-dessus : on ne nous en donne guère ; et entre nous, on n'a pas tout le tort.

30

LE CHEVALIER *(riant)*

Eh, eh, eh ! Je t'admire, mon cher Marquis, avec l'air mortifié dont tu parais finir ta période : mais tu ne m'effrayes point ; tu n'es qu'un hypocrite ; et je sais bien que ce n'est que par vanité que tu soupîres sur nous.

LE MARQUIS

Ah ! Par vanité : celui-là est impayable.

35

LE CHEVALIER

Oui, vanité pure. Comment donc ! Malpeste ! Il faut avoir bien du jugement pour sentir que nous n'en avons point. N'est-ce pas là la réflexion que tu veux qu'on fasse ? Je le gage sur ta conscience.

LE MARQUIS (*riant*)

Ah, ah, ah ! Parbleu, Chevalier, ta pensée est pourtant plaisante. Sais-tu bien que j'ai envie de dire qu'elle est vraie ?

40

LE CHEVALIER

Très vraie ; et par-dessus le marché, c'est qu'il n'y a rien de si raisonnable que l'aveu que tu en fais. Je t'accuse d'être vain, tu en conviens ; tu badines de ta propre vanité : il n'y a peut-être que le Français au monde capable de cela.

LE MARQUIS

Ma foi, cela ne me coûte rien, et tu as raison ; un étranger se fâcherait :
et je vois bien que nous sommes naturellement philosophes.

45

LE CHEVALIER

Ainsi, si nous n'avons rien de sensé dans cette pièce-ci, ce ne sera pas à l'esprit de la nation qu'il faudra s'en prendre.

LE MARQUIS

Ce sera au seul Français qui l'aura fait.

LE CHEVALIER

Ah ! Nous voilà d'accord ; et pour achever de te prouver notre raison,
va-t'en, par exemple ; chez une autre nation lui exposer ses ridicules, et
y donner hautement la préférence à la tienne : elle ne sera pas assez
forte pour soutenir cela, on te jettera par les fenêtres. Ici tu verras tout
un peuple rire, battre des mains, applaudir à un spectacle où on se
moque de lui, en le mettant bien au-dessous d'une autre nation qu'on
lui compare. L'étranger qu'on y loue n'y rit pas de si bon coeur que lui,
et cela est charmant.

50

55

LE MARQUIS

Effectivement cela nous fait honneur, c'est que notre orgueil entend raillerie.

LE CHEVALIER

Il est moins neuf que celui des autres. Dans de certains pays sont-ils sa-
vants ? leur science les charge ; ils ne s'y font jamais, ils en sont tout
entrepris. Sont-ils sages ? C'est avec une austérité qui rebute de leur sa-
gesse. Sont-ils fous, ce qu'on appelle étourdis et badins ? Leur badinage
n'est pas de commerce ; il y a quelque chose de rude, de violent,
d'étranger à la véritable joie ; leur raison est sans complaisance, il lui
manque cette douceur que nous avons, et qui invite ceux qui ne sont
pas raisonnables à le devenir : chez eux, tout est sérieux, tout y est
grave, tout y est pris à la lettre : on dirait qu'il n'y a pas encore assez
longtemps qu'ils sont ensemble ; les autres hommes ne sont pas encore
leurs frères, ils les regardent comme d'autres créatures. Voient-ils
d'autres moeurs que les leurs ? cela les fâche. Et nous, tout cela nous
amuse, tout est bien venu parmi nous ; nous sommes les originaires de
tous pays : chez nous le fou y divertit le sage, le sage y corrige le fou
sans le rebuter. Il n'y a rien ici d'important, rien de grave que ce qui
mérite de l'être. Nous sommes les hommes du monde qui avons le plus
compté avec l'humanité. L'étranger nous dit-il nos défauts ? Nous en
convenons, nous l'aidons à les trouver, nous lui en apprenons qu'il ne
sait pas ; nous nous critiquons même par galanterie pour lui, ou par
égard à sa faiblesse. Parle-t-il des talents ? Son pays en a plus que le
nôtre ; il rebute nos livres, et nous admirons les siens. Manque-t-il ici
aux égards qu'il nous doit ? Nous l'en accablons, en l'excusant. Nous ne
sommes plus chez nous quand il y est ; il faut presque échapper à ses
yeux, quand nous sommes chez lui. Toute notre indulgence, tous nos
éloges, toutes nos admirations, toute notre justice, est pour l'étranger ;
enfin notre amour-propre n'en veut qu'à notre nation ; celui de tous les
étrangers n'en veut qu'à nous, et le nôtre ne favorise qu'eux.

LE MARQUIS

Viens, bon citoyen, viens que je t'embrasse. Morbleu ! Le titre excepté, je serais fâché à cette heure que dans la comédie que nous allons voir, on eût pris l'idée de Gulliver ; je partirais si cela était. Mais en voilà assez. Saluons la Comtesse, qui arrive avec tous ses agréments.

90

SCÈNE II

Le Marquis, Le Chevalier, La Comtesse, Le Conseiller.

LA COMTESSE

Ah ! Vous voilà, Marquis ! Bonjour, Chevalier ; êtes-vous venu avec des dames ?

LE MARQUIS

Non, Madame, et nous n'avons fait que nous rencontrer tous deux.

LA COMTESSE

J'ai préféré la comédie à la promenade où l'on voulait m'emmener : et Monsieur a bien voulu me tenir compagnie. Je suis curieuse de toutes les nouveautés : comment appelle-t-on celle qu'on va jouer ?

95

LE CHEVALIER

Les Petits Hommes, Madame.

LA COMTESSE

Les Petits Hommes ! Ah, le vilain titre ! Qu'est-ce que c'est que des petits hommes ? Que peut-on faire de cela ?

100

LE MARQUIS

Toutes les dames disent que cela ne promet rien.

LA COMTESSE

Assurément, le titre est rebutant ; qu'en dites-vous, Monsieur le Conseiller ?

LE CONSEILLER

Les Petits Hommes, Madame ! Eh ! Oui-da ! Pourquoi non ? Je trouve cela plaisant. Ce sera peut-être comme dans Gulliver ; ils y sont si jolis !¹⁰⁵
Il y a là un grand homme qui les met dans sa poche ou sur le bout du doigt, et qui en porte cinquante ou soixante sur lui ; cela me réjouirait fort.

LE MARQUIS *(riant)*

Il sera difficile de vous donner ce plaisir-là. Mais voilà un acteur qui passe ; demandons-lui de quoi il s'agit.

110

SCÈNE III

Tous les acteurs.

LA COMTESSE *(à l'acteur)*

Monsieur ! Monsieur ! Voulez-vous bien nous dire ce que c'est que vos Petits Hommes ? Où les avez-vous pris ?

L'ACTEUR

Dans la fiction, Madame.

LE CONSEILLER

Je me suis bien douté qu'ils n'étaient pas réellement petits.

115

L'ACTEUR

Cela ne se pouvait pas, Monsieur, à moins que d'aller dans l'île où on les trouve.

LE CHEVALIER

Ah, ce n'est pas la peine : les nôtres sont fort bons pour figurer en petit : la taille n'y fera rien pour moi.

LE MARQUIS

Parbleu ! Tous les jours on voit des nains qui ont six pieds de haut. Et d'ailleurs, ne suppose-t-on pas sur le théâtre qu'un homme ou une femme deviennent invisibles par le moyen d'une ceinture ?

120

L'ACTEUR

Et ici on suppose, pour quelque temps seulement, qu'il y a des hommes plus petits que d'autres.

LA COMTESSE

Mais comment fonder cela ?

125

LE MARQUIS

Vous deviez changer votre titre à cause des dames.

L'ACTEUR

Nous ne voulions point vous tromper ; nous vous disons ce que c'est, et vous êtes venus sur l'affiche qui vous promet des petits hommes ; d'ailleurs, nous avons mis aussi l'Ile de la Raison.

LA COMTESSE

L'Ile de la Raison ! Hum ! ce n'est pas là le séjour de la joie.

130

L'ACTEUR

Madame, vous allez voir de quoi il s'agit. Si cette comédie peut vous faire quelque plaisir, ce serait vous l'ôter que de vous en faire le détail : nous vous prions seulement de vouloir bien vous y prêter. On va commencer dans un moment.

LE MARQUIS

Allons donc prendre nos places. Pour moi, je verrai vos hommes tout aussi petits qu'il vous plaira.

135

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Un Insulaire, les huit Européens.

L'INSULAIRE

Tenez, petites créatures, mettez-vous là en attendant que le gouverneur vienne vous voir : vous n'êtes plus à moi ; je vous ai donné à lui, adieu ; je vous reverrai encore, avant de m'en retourner chez moi.

140

SCÈNE II

Les huit Européens, consternés.

BLAISE

Morgué, que nous velà jolis garçons !

LE POÈTE

Que signifie tout cela ? quel sort que le nôtre !

LA COMTESSE

Mais, Messieurs, depuis six mois que nous avons été pris par cet insulaire qui vient de nous mettre ici, que vous est-il arrivé ? Car il nous

145

avait séparés, quoique nous fussions dans la même maison. Vous a-t-il regardé comme des créatures raisonnables, comme des hommes ?

(soupirant)

TOUS *(soupirant)*

Ah !

LA COMTESSE

J'entends cette réponse-là.

BLAISE

Quant à ce qui est de moi, noute geoulier, sa femme et ses enfants, ils me regardiont tous ni plus ni moins comme un animal. Ils m'appeliont noute ami quatre pattes ; ils prenonnt mes mains pour des pattes de devant, et mes pieds pour celles de derrière. 150

FONTIGNAC *(gascon)*

Ils ont essayé dé mé nourrir dé graine.

LA COMTESSE

Ils ne me prenaient point non plus pour une fille. 155

BLAISE

Ah ! C'est la faute de la rareté.

FONTIGNAC

Oui-da, lé douté là-dessus est pardonnave.

LE COURTISAN

Pour moi, j'ai été entre les mains de deux insulaires qui voulaient d'abord m'apprendre à parler comme on le fait aux perroquets.

FONTIGNAC

Ils ont commencé aussi par mé siffler, moi.

160

BLAISE

Vous a-t-on à tretous appris la langue du pays ?

TOUS

Oui.

BLAISE

Bon : tout le monde a donc épelé ici ? Mais morgué ! N'avons-je plus rian à nous dire ? Là, tâtez-vous, camarades ; tâtez-vous itou, Mademoiselle.

165

LA COMTESSE

Quoi ?

BLAISE

N'y a-t-il rian à redire après vous ? N'y a-t-il rian de changé à voute affaire ?

LE PHILOSOPHE

Pourquoi nous dites-vous cela ?

BLAISE

Avant que j'abordissions ici, comment étais-je fait ? N'étais-je pas gros 170
comme un tonniau, et droit comme une parche ?

SPINETTE

Vous avez raison.

BLAISE

Eh bian ! n'y a plus ni tonniau ni parche ; tout ça a pris congé de ma
parsonne.

LE MÉDECIN

C'est-à-dire ? 175

BLAISE

C'est-à-dire que moi qu'on appelait le grand Blaise, moi qui vous parle,
il n'y a pus de nouvelles de moi : je ne savons pas ce que je sis devenu ;
je ne trouve pus dans mon pourpoint qu'un petit reste de moi, qu'un
petit criquet qui ne tiant pas plus de place qu'un éparlan.

TOUS

Eh ! 180

BLAISE

Je me sens d'un rapetissement, d'une corpusculence si chiche, je sis si
diminué, si chu, que je prenrais de bon coeur une lanterne pour me
charcher. Je vois bian que vous êtes aplatis itou ; mais me voyez-vous
comme je vous vois, vous autres ?

FONTIGNAC

Tu l'as dit, pauvre éperlan. Et dé moi, que t'en semble ?

185

BLAISE

Vous ? Ou êtes de la taille d'un goujon.

FONTIGNAC

Mé boilà.

LE COURTISAN

Et moi, Fontignac, suis-je aussi petit qu'il me paraît que je le suis devenu ?

FONTIGNAC

Monsieur, bous êtes mon maître, hommé de cour et grand seigneur ;
bous mé demandez cé qué bous êtes ; mais jé né bous bois pas ; mettez-
bous dans un microscope.

190

LE PHILOSOPHE

Je ne saurais croire que notre petitesse soit réelle : il faut que l'air de ce pays-ci ait fait une révolution dans nos organes, et qu'il soit arrivé quelque accident à notre rétine, en vertu duquel nous nous croyons pe-
tits.

195

LE COURTISAN

La mort vaudrait mieux que l'état où nous sommes.

BLAISE

Ah ! Ma foi, ma parsonne est bian diminuée ; mais j'aime encore mieux le petit morciau qui m'en reste, que de n'en avoir rian du tout : mais tenez, velà apparemment le gouverneur d'ici qui nous lorgne avec une leunette. 200

SCÈNE III

Le Gouverneur, son fils, sa fille, Blectrue, l'Insulaire, Mégiste, suite du Gouverneur, les huit Européens.

L'INSULAIRE

Les voilà, Seigneur.

LE GOUVERNEUR *(de loin, avec une lunette d'approche)*

Vous me montrez là quelque chose de bien extraordinaire : il n'y a assurément rien de pareil dans le monde. Quelle petitesse ! Et cependant ces petits animaux ont parfaitement la figure d'homme, et même à peu près nos gestes et notre façon de regarder. En vérité, puisque vous me les donnez, je les accepte avec plaisir. Approchons. 205

PARMENÈS *(se saisissant de la Comtesse)*

Mon père, je me charge de cette petite femelle-ci, car je la crois telle. 210

FLORIS *(prenant le courtisan)*

En voilà un que je serais bien aise d'avoir aussi : je crois que c'est un petit mâle.

LE COURTISAN

Madame, n'abusez point de l'état où je suis.

FLORIS

Ah ! Mon père, je crois qu'il me répond ; mais il n'a qu'un petit filet de voix.

215

L'INSULAIRE

Vraiment, ils parlent ; ils ont des pensées, et je leur ai fait apprendre notre langue.

FLORIS

Que cela va me divertir ! Ah ! Mon petit mignon, que vous êtes aimable !

PARMENÈS

Et ma petite femelle, me dira-t-elle quelque chose ?

220

LA COMTESSE

Vous me paraissez généreux, Seigneur ; secourez-moi, indiquez-moi, si vous le pouvez, de quoi reprendre ma figure naturelle.

PARMENÈS

Ma soeur, ma femelle vaut bien votre mâle.

FLORIS

Oh ! J'aime mieux mon mâle que tout le reste ; mais ne mordent-ils pas, au moins ?

225

BLAISE *(riant)*

Ah, ah, ah, ah !...

FLORIS

En voilà un qui rit de ce que je dis.

BLAISE

Morgué ! Je ne ris pourtant que du bout des dents.

LE GOUVERNEUR

Et les autres ?

LE PHILOSOPHE

Les autres sont indignés du peu d'égard qu'on a ici pour des créatures raisonnables.

230

FONTIGNAC *(avec feu)*

Sire, représentez-bous le mieux fait de votre royaume. Voilà ce que j'é suis, sans me soucier qui me gêne la taille.

BLAISE

Vartigué ! Monsieur le Gouverneur, ou bien Monsieur le Roi, je ne savons lequel c'est ; et vous, Mademoiselle sa fille, et Monsieur son garçon, il n'y a qu'un mot qui serve. Venez me voir avaler ma pitance, vous varrez s'il y a d'homme qui débide mieux ; je ne sais pas plus haut que chopaine, mais morgué ! Dans cette chopaine vous y varrez tenir pinte.

235

LE GOUVERNEUR

Il me semble qu'ils se fâchent : allons, qu'on les remette en cage, et qu'on leur donne à manger ; cela les adoucira peut-être.

240

LE COURTISAN *(à Floris, en lui baisant la main)*

Aimable dame, ne m'abandonnez pas dans mon malheur.

FLORIS

Eh ! Voyez donc, mon père, comme il me baise la main ! Non, mon petit rat ; vous serez à moi, et j'aurai soin de vous. En vérité, il me fait pitié !

LE PHILOSOPHE *(souponnant)*

Ah !

BLAISE

Jarnicoton, queu train !

245

SCÈNE IV

Les Insulaires.

LE GOUVERNEUR

Voilà, par exemple, de ces choses qui passent toute vraisemblance ! Nos histoires n'ont-elles jamais parlé de ces animaux-là ?

BLECTRUE

Seigneur, je me rappelle un fait ; c'est que j'ai lû dans les registres de l'Etat, qu'il y a près de deux cents ans qu'on en prit de semblables à ceux-là ; ils sont dépeints de même. On crut que c'étaient des animaux,

250

et cependant c'étaient des hommes : car il est dit qu'ils devinrent aussi grands que nous, et qu'on voyait croître leur taille à vue d'oeil, à mesure qu'ils goûtaient notre raison et nos idées.

LE GOUVERNEUR

Que me dites-vous là ? Qu'ils goûtaient notre raison et nos idées ? Était-ce à cause qu'ils étaient petits de raison que les dieux voulaient qu'ils parussent petits de corps ?

255

BLECTRUE

Peut-être bien.

LE GOUVERNEUR

Leur petitesse n'était donc que l'effet d'un charme, ou bien qu'une punition des égarements et de la dégradation de leur âme ?

260

BLECTRUE

Je le croirais volontiers.

PARMENÈS

D'autant plus qu'ils parlent, qu'ils répondent et qu'ils marchent comme nous.

LE GOUVERNEUR

À l'égard de marcher, nous avons des singes qui en font autant. Il est vrai qu'ils parlent et qu'ils répondent à ce qu'on leur dit : mais nous ne savons pas jusqu'où l'instinct des animaux peut aller.

265

FLORIS

S'ils devenaient grands, ce que je ne crois pas, mon petit mâle serait charmant. Ce sont les plus jolis petits traits du monde ; rien de si fin que sa petite taille.

PARMENÈS

Vous n'avez pas remarqué les grâces de ma femelle.

270

LE GOUVERNEUR

Quoi qu'il en soit, n'ayons rien à nous reprocher. Si leur petitesse n'est qu'un charme, essayons de le dissiper, en les rendant raisonnables : c'est toujours faire une bonne action que de tenter d'en faire une. Blectrue, c'est à vous à qui je les confie. Je vous charge du soin de les éclairer ; n'y perdez point de temps ; interrogez-les ; voyez ce qu'ils sont et ce qu'ils faisaient ; tâchez de rétablir leur âme dans sa dignité, de retrouver quelques traces de sa grandeur. Si cela ne réussit pas, nous aurons du moins fait notre devoir ; et si ce ne sont que des animaux, qu'on les garde à cause de leur figure semblable à la nôtre. En les voyant faits comme nous, nous en sentirons encore mieux le prix de la raison, puisqu'elle seule fait la différence de la bête à l'homme.

275

280

FLORIS

Et nous reprendrons nos petites marionnettes, s'il n'y a point d'espérances qu'elles changent.

BLECTRUE

Seigneur, dès ce moment je vais travailler à l'emploi que vous me donnez.

285

SCÈNE V

Blectrue, Mégiste.

BLECTRUE

Mégiste, je vous prie de dire qu'on me les amène ici.

SCÈNE VI

BLECTRUE *(seul)*

Hélas ! Je n'ai pas grande espérance, ils se querellent, ils se fâchent même les uns contre les autres. On dit qu'il y en a deux tantôt qui ont voulu se battre ; et cela ne ressemble point à l'homme.

290

SCÈNE VII

Blectrue, Mégiste, suite, les huit Européens.

BLECTRUE

Jolies petites marmottes, écoutez-moi ; nous soupçonnons que vous êtes des hommes.

BLAISE

Voyez ! La belle nouvelle qu'il nous apprend là !

FONTIGNAC

Allez, Monsieur, passez à la certitude ; jé bous la garantis.

295

BLECTRUE

Soit.

LE PHILOSOPHE

En doutant que nous soyons des hommes, vous nous faites douter si vous en êtes.

BLECTRUE

Point de colère, vous y êtes sujet : ce sont des mouvements de quadrupèdes que je n'aime point à vous voir.

300

LE PHILOSOPHE

Nous, quadrupèdes !

LA COMTESSE

Quelle humiliation !

FONTIGNAC

Sandis ! Fortune espiègle, tu mé houspilles rudément.

BLAISE

Par la sangué ! vous qui parlez, savez-vous bian que si vous êtes noute prouchain, que c'est tout le bout du monde ?

305

SPINETTE

Maudit pays !

BLECTRUE

Doucement, petits singes ; apaisez-vous, je ne demande qu'à sortir d'erreur ; et le parti que je vais prendre pour cela, c'est de vous entretenir chacun en particulier, et je vais vous laisser un moment ensemble pour vous y déterminer : calmez-vous, nous ne vous voulons que du bien ; si vous êtes des hommes, tâchez de devenir raisonnables : on dit que c'est pour vous le moyen de devenir grands. 310

SCÈNE VIII

Les huit Européens.

FONTIGNAC

Qué beut donc dire cé vouffon, avec son débénez raisonnavle ? Peut-on débénir cé qué l'on est ? S'il né fallait qué dé la raison pour être grand dé taillé, jé passerais le chéné en hautur. 315

BLAISE

Bon, bon ! Vous prenez bian voute temps pour des gasconnades ! Pensons à noute affaire.

LE POÈTE

Pour moi, je crois que c'est un pays de magie, où notre naufrage nous a fait aborder. 320

LE PHILOSOPHE

Un pays de magie ! Idée poétique que cela, Monsieur le Poète, car vous m'avez dit que vous l'étiez.

LE POÈTE

Ma foi, Monsieur de la philosophie, car vous m'avez dit que vous l'aimiez, une idée de poète vaut bien une vision de philosophe.

BLAISE

Morgué ! Si je ne m'y mets, velà de la fourmi qui se va battre : paix donc là, grenaille. 325

FONTIGNAC

Eh ! Messieurs, un peu dé concordé dans l'état présent dé nos affaires.

BLAISE

Jarnigué, acoutez-moi ; il me viant en pensement queuque chose de bon sur les paroles de ceti-là qui nous a boutés ici. Les gens de ce pays l'appelont l'île de la Raison, n'est-ce pas ? Il faut donc que les habitants s'appelaint les Raisonables ; car en France il n'y a que des Français, en Allemagne des Allemands, et à Passy des gens de Passy, et pas un Raisonnable parmi ça : ce n'est que des Français, des Allemands, et des gens de Passy. Les Raisonables, ils sont dans l'île de la Raison ; cela va tout seul. 330
335

LE PHILOSOPHE

Eh finis, mon ami, finis, tu nous ennuies.

BLAISE

Eh bian ! Ou avez le temps de vous ennuyer ; patience. Je dis donc que j'ai entendu dire par le seigneur de noute village, qui était un songe-creux, que ceux-là qui n'étaient pas raisonnables, deveniont bian petits en la présence de ceux-là qui étaient raisonnables. Je ne voyions goutte à son idée en ce temps-là : mais morgué ! En véci la véréfication dans ce 340

pays. Je ne sommes que des Français, des Gascons, ou autre chose ; je nous trouvons avec des Raisonnables, et velà ce qui nous rapetisse la taille.

LE POÈTE

Comme si les Français n'étaient pas raisonnables.

345

BLAISE

Eh morgué, non : ils ne sont que des Français ; ils ne pourront pas être nés natifs de deux pays.

FONTIGNAC

Cadédis, pour moi, jé troubé l'imagination essellente ; il faut qué cet hommé soit dé race gasconne, en berité ; et j'adopte sa pensée : sauf lé respect qué jé dois à tous, jé prendrai seulement la liberté dé purger son discours dé la broussaillé qui s'y trouble. Jé dis donc qué plus jé bous ré-³⁵⁰garde, et plus jé mé fortifie dans l'idée dé cé rustré ; notré pétitessé, sandis, n'est pas uniformé ; rémarquez, Messieurs, qu'ellé va par échélons.

BLAISE

Toujours en dévalant, toujours de pis en pis.

LE PHILOSOPHE

Eh laissons de pareilles chimères.

355

BLAISE

Eh morgué, laissez-li bailler du large à ma pensée.

FONTIGNAC

Jé bous parlais d'échélons : eh pourquoi ces échélons, cadédis ?

BLAISE

C'est peut-être parce qu'il y en a de plus fous les uns que les autres.

FONTIGNAC

Cet hommé dit d'or ; jé pense qué c'est lé degré dé folie qui régle la chose ; et qu'ainsi ne soit, regardez cé paysan, cé n'est qu'un rustre.

360

BLAISE

Eh ! Là, là, n'appuyez pas si farme.

FONTIGNAC

Et cépendant cé rustre, il est lé plus grand dé nous tous.

BLAISE

Oui, je sis le pus sage de la bande.

FONTIGNAC

Non pas lé plus sage, mais lé moins frappé dé folie, et jé né m'en étonné pas ; lé champ dé vataillé dé l'extrabagancé, boyez-bous, c'est lé grand monde, et cé paysan né lé connaît pas, la folie né l'attrapé qué dé loin ; et boilà cé qui lui rend ici la taillé un peu plus longue.

365

BLAISE

La foulie vous blesse tout à fait, vous autres ; alle ne fait que m'égratigner, moi : stapendant, voyez que j'ai bon air avec mes égratignures !

370

FONTIGNAC

En suivant lé dégré, j'arribé après lui, moi, plus pétit qué lui, mais plus grand qué les autres. Jé né m'en étonne pas non plus ; dans lé monde, jé né suis qué suvalterne, et jé n'ai jamais eu lé moyen d'être aussi fou qué les autres.

BLAISE

Oh ! À voir voute taille, ou avez eu des moyans de reste.

375

FONTIGNAC

Je continue ma ronde, et Spinette mé suit.

BLAISE

En effet, la chambrière n'est pas si petiote que la maîtresse, faut bian qu'alle ne soit pas si folle.

FONTIGNAC

Ellé né vient pourtant qu'après nous, et c'est qué la raison des femmes est toujours un peu plus dévilé qué la nôtre.

380

SPINETTE

À quelque impertinence près, tout cela me paraîtrait assez naturel.

LE PHILOSOPHE

Et moi, je le trouve pitoyable.

BLAISE

Morgué ! Tenez, philosophe, vous qui parlez, voute taille est la plus malingre de toutes.

FONTIGNAC

Oui, c'est la plus inaperçevable, cellé qui rampe lé plus, et la raison en
est bonne ! Monsieur lé philosophe nous a dit dans lé vaisseau, qu'il 385
avait quitté la France, dé peur dé loger à la Vastille.

BLAISE

Vous n'êtes pas chanceux en aubarges.

FONTIGNAC

Et qu'actuellement il s'enfuyait pour un petit livre dé science, dé petits
mots hardis, dé petits sentiments ; et franchement tant dé pêtitesse 390
pourraient bien nous aboir produit lé petit hommé à qui jé parle. Ve-
nons à Monsieur le poète.

BLAISE

Il est, morgué bian écrasé.

LE POÈTE

Je n'ai pourtant rien à reprocher à ma raison.

FONTIGNAC

Des gens dé botre métier, cependant, lé bon sens n'en est pas célèbre ; 395
n'avez-vous pas dit qué bous étiez en voyage pour une épigramme ?

LE POÈTE

Cela est vrai. Je l'avais fait contre un homme puissant qui m'aimait as-
sez, et qui s'est scandalisé mal à propos d'un pur jeu d'esprit.

BLAISE

Pauvre faiseur de vars, il y a comme ça des gens de mauvaise himeur qui n'aimont pas qu'on les vilipende.

400

FONTIGNAC *(à la Comtesse)*

À vous lé dé, Madame.

LA COMTESSE

Taisez-vous, vos raisonnements ne me plaisent pas.

BLAISE

Il n'y a qu'à la voir pour juger du paquet. Et noute médecin ?

FONTIGNAC

Jé l'oubliais, dé la profession dont il est, sa critique est touté faite.

LE MÉDECIN

Bon ! Vous nous faites là de beaux contes !

405

FONTIGNAC *(parlant du Courtisan)*

Jé n'interrogé pas Monsieur, dé qui jé suis lé secrétaire depuis dix ans, et qué lé hasard a fait naître en France ; quoiqué dé famille espagnolé ; il allait vice-roi dans les Indes avec Madamé sa soeur, et Spinette, cette agréablé fille de qui jé suis tombé épris dans lé voyage.

LE COURTISAN

Je ne crois pas, Monsieur de Fontignac, que vous m'ayez vu faire de fo-
lies.

410

FONTIGNAC

Monsieur, lé respect mé fermé la bouche, et jé bous renvoie à votré taille.

BLAISE

En effet, faut que vous ayez de maîtres vartigos dans voute tête.

FONTIGNAC

Paix, silencé ; voilà notre homme qui revient.

415

SCÈNE IX

Blectrue, un domestique, les huit Européens.

BLECTRUE

Allons, mes petits amis, lequel de vous veut lier le premier conversation avec moi ?

LE POÈTE

C'est moi, je serai bien aise de savoir ce dont il s'agit.

BLAISE

Morgué ! Je voulais venir, moi ; je vianrai donc après.

420

BLECTRUE

Allons, soit, qu'on ramène les autres.

LE PHILOSOPHE

Et moi, je ne veux plus paraître ; je suis las de toutes ces façons.

BLECTRUE

J'ai toujours remarqué que ce petit animal-là a plus de férocité que les autres ; qu'on le mette à part, de peur qu'il ne les gâte.

SCÈNE X

Blectrue, Le Poète.

425

BLECTRUE

Allons, causons ensemble ; j'ai bonne opinion de vous, puisque vous avez déjà eu l'instinct d'apprendre notre langue.

LE POÈTE

Seigneur Blectrue, laissons là l'instinct, il n'est fait que pour les bêtes ; il est vrai que nous sommes petits.

BLECTRUE

Oh ! Extrêmement.

430

LE POÈTE

Ou du moins vous nous croyez tels, et nous aussi ; mais cette petitesse réelle ou fausse ne nous est venue que depuis que nous avons mis le pied sur vos terres.

(À part.)

BLECTRUE

En êtes-vous bien sûr ? Cela ressemblerait à l'article dont il est fait mention dans nos registres.

435

LE POÈTE

Je vous dis la vérité.

BLECTRUE *(l'embrassant)*

Petit bonhomme, veuille le ciel que vous ne vous trompiez pas, et que ce soit mon semblable que j'embrasse dans une créature pourtant si méconnaissable ! Vous me pénétrez de compassion pour vous. Quoi ! vous seriez un homme ?

440

LE POÈTE

Hélas ! Oui.

BLECTRUE

Eh ! Qui vous a donc mis dans l'état où vous êtes ?

LE POÈTE

Je n'en sais ma foi rien.

BLECTRUE

Ne serait-ce pas que vous seriez déchu de la grandeur d'une créature raisonnable ? Ne porteriez-vous pas la peine de vos égarements ?

445

LE POÈTE

Mais, seigneur Blectrue, je ne les connais pas ; ne serait-ce pas plutôt un coup de magie ?

BLECTRUE

Je n’y connais point d’autre magie que vos faiblesses.

LE POÈTE

Croyez-vous, mon cher ami ?

BLECTRUE

N’en doutez point, mon cher : j’ai des raisons pour vous dire cela, et je
me sens saisi de joie, puisque vous commencez à le soupçonner vous-
même. Je crois vous reconnaître à travers le déguisement humiliant où
vous êtes : oui, la petitesse de votre corps n’est qu’une figure de la peti-
tesse de votre âme. 450

LE POÈTE

Eh bien ! Seigneur Blectrue, charitable insulaire, conduisez-moi, je me
remets entre vos mains ; voyez ce qu’il faut que je fasse. Hélas ! Je sais
que l’homme est bien peu de chose. 455

BLECTRUE

C’est le disciple des dieux, quand il est raisonnable ; c’est le compagnon
des bêtes quand il ne l’est point.

LE POÈTE

Cependant, quand j’y songe, où sont mes folies ? 460

BLECTRUE

Ah ! Vous retombez en arrière.

LE POÈTE

Je ne saurais me voir définir le compagnon des bêtes.

BLECTRUE

Je ne dis pas encore que ma définition vous convienne ; mais voyons :
que faisiez-vous dans le pays dont vous êtes ?

LE POÈTE

Vous n'avez point dans votre langue de mot pour définir ce que j'étais.

465

BLECTRUE

Tant pis. Vous étiez donc quelque chose de bien étrange ?

LE POÈTE

Non, quelque chose de très honorable ; j'étais homme d'esprit et bon poète.

BLECTRUE

Poète ! Est-ce comme qui dirait marchand ?

LE POÈTE

Non, des vers ne sont pas une marchandise, et on ne peut pas appeler
un poète un marchand de vers. Tenez, je m'amusais dans mon pays à
des ouvrages d'esprit, dont le but était, tantôt de faire rire, tantôt de
faire pleurer les autres.

470

BLECTRUE

Des ouvrages qui font pleurer ! Cela est bien bizarre.

LE POÈTE

On appelle cela des tragédies, que l'on récite en dialogues, où il y a des héros si tendres, qui ont tour à tour des transports de vertu et de passion si merveilleux ; de nobles coupables qui ont une fierté si étonnante, dont les crimes ont quelque chose de si grand, et les reproches qu'ils s'en font sont si magnanimes ; des hommes enfin qui ont de si respectables faiblesses, qui se tuent quelquefois d'une manière si admirable et si auguste, qu'on ne saurait les voir sans en avoir l'âme émue, et pleurer de plaisir. Vous ne me répondez rien ? 475

BLECTRUE *(surpris, l'examine sérieusement)*

Voilà qui est fini, je n'espère plus rien ; votre espèce me devient plus problématique que jamais. Quel pot pourri de crimes admirables, de vertus coupables et de faiblesses augustes ! Il faut que leur raison ne soit qu'un coq-à-l'âne. Continuez. 485

LE POÈTE

Et puis, il y a des comédies où je représentais les vices et les ridicules des hommes.

BLECTRUE

Ah ! Je leur pardonne de pleurer là.

LE POÈTE

Point du tout ; cela les faisait rire. 490

BLECTRUE

Hem ?

LE POÈTE

Je vous dis qu'ils riaient.

BLECTRUE

Pleurer où l'on doit rire, et rire où l'on doit pleurer ! Les monstrueuses créatures !

LE POÈTE (*à part*)

Ce qu'il dit là est assez plaisant.

495

BLECTRUE

Et pourquoi faisiez-vous ces ouvrages ?

LE POÈTE

Pour être loué, et admiré même, si vous voulez.

BLECTRUE

Vous aimiez donc bien la louange ?

LE POÈTE

Eh mais, c'est une chose très gracieuse.

BLECTRUE

J'aurais cru qu'on ne la méritait plus quand on l'aimait tant.

500

LE POÈTE

Ce que vous dites là peut se penser.

BLECTRUE

Eh ! Quand on vous admirait, et que vous croyiez en être digne, alliez-vous dire aux autres : Je suis un homme admirable ?

LE POÈTE

Non, vraiment ; cela ne se dit point : j'aurais été ridicule.

BLECTRUE

Ah ! J'entends. Vous cachiez que vous étiez un ridicule, et vous ne l'étiez qu'incognito.

505

LE POÈTE

Attendez donc, expliquons-nous ; comment l'entendez-vous ? Je n'aurais donc été qu'un sot, à votre compte ?

BLECTRUE

Un sot admiré ; dans l'éclaircissement, voilà tout ce qu'on y trouve.

LE POÈTE *(étonné)*

Il semblerait qu'il dit vrai.

510

BLECTRUE

N'êtes-vous pas de mon sentiment ? voyez-vous cela comme moi ?

LE POÈTE

Oui, assez ; et en même temps je sens un mouvement intérieur que je ne puis expliquer.

BLECTRUE

Je crois voir aussi quelque changement à votre taille. Courage, petit homme, ouvrez les yeux.

515

LE POÈTE

Souffrez que je me retire ; je veux réfléchir tout seul sur moi-même : il y a effectivement quelque chose d'extraordinaire qui se passe en moi.

BLECTRUE

Allez, mon fils, allez ; faites de sérieuses réflexions sur vous ; tâchez de vous mettre au fait de toute votre sottise. Ce n'est pas là tout, sans doute, et nous nous reverrons, s'il le faut.

520

SCÈNE XI

BLECTRUE

Je suis charmé, mes espérances renaissent, il faut voir les autres. Y a-t-il quelqu'un ?

SCÈNE XII

Blectrue, Mégiste.

BLECTRUE

Faites-moi voir la plus grande de ces petites créatures.

MÉGISTE

Vous savez qu'on les a toutes mises chacune dans une cage. Amènerai-je celle que vous demandez dans la sienne ? 525

BLECTRUE

Eh bien ! Amenez-la comme elle est.

SCÈNE XIII

BLECTRUE (*seul*)

Je veux voir pourquoi elle n'est pas si petite que les autres ; cela pourra encore m'apprendre quelque chose sur leur espèce. Quelle joie de les voir semblables à nous ! 530

SCÈNE XIV

Blectrue, Mégiste, Suite, Blaise, en cage.

BLAISE

Parlez donc, noute ami Blectrue : eh ! Morgué, est-ce qu'on nous prend pour des oisiaux ? Avons-je de la pleume pour nous tenir en cage ? Je sis là comme une volaille qu'on va mener vendre à la vallée. Mettez-moi donc plutôt dindon de basse-cour. 535

BLECTRUE

Ne tient-il qu'à vous ouvrir votre cage pour vous rendre content ? Te-nez, la voilà ouverte.

BLAISE

Ah ! Pargué, faut que vous radotiez, vous autres, pour nous enfarmer.
Allons, de quoi s'agit-il ?

BLECTRUE

Vous n'êtes, dit-on, devenus petits qu'en entrant dans notre île. Cela
est-il vrai ? 540

BLAISE

Tenez, velà l'histoire de noute taille. Dès le premier pas ici, je me suis
aparçu dévaler jusqu'à la ceinture ; et pis, en faisant l'autre pas, je
n'allais pus qu'à ma jambe ; et pis je me sis trouvé à la cheville du pied.

BLECTRUE

Sur ce pied-là, il faut que vous sachiez une chose. 545

BLAISE

Deux, si vous voulez.

BLECTRUE

Il y a deux siècles qu'on prit ici de petites créatures comme vous autres.

BLAISE

Voulez-vous gager que je sommes dans leur cage ?

BLECTRUE

On les traita comme vous ; car ils n'étaient pas plus grands ; mais en-
suite ils devinrent tout aussi grands que nous. 550

BLAISE

Eh ! Morgué, depuis six mois j'épions pour en avoir autant : apprenez-moi le secret qu'il faut pour ça. Pargué, si jamais voute chemin s'adonne jusqu'à Passy, vous varrez un brave homme ; je trinquerons d'importance. Dites-moi ce qu'il faut faire.

BLECTRUE

Mon petit mignon, je vous l'ai déjà dit, rien que devenir raisonnable.

555

BLAISE

Quoi ! Cette marmaille guarit par là ?

BLECTRUE

Oui. Apparemment qu'elle ne l'était pas ; et sans doute vous êtes de même ?

BLAISE

Eh ! Palsangué, velà donc mon compte de tantôt avec les échelons du Gascon ; velà ce que c'est ; ous avez raison, je ne sis pas raisonnable.

560

BLECTRUE

Que cet aveu-là me fait plaisir ! Mon petit ami, vous êtes dans le bon chemin. Poursuivez.

BLAISE

Non, morgué ! Je n'ons point de raison, c'est ma pensée. Je ne sis qu'un nigaud, qu'un butor, et je le soutianrons dans le carrefour, à son de trompe, afin d'en être pus confus ; car, morgué ! Ça est honteux.

565

BLECTRUE

Fort bien. Vous pensez à merveille. Ne vous lassez point.

BLAISE

Oui, ça va fort bian. Mais parlez donc : cette taille ne pousse point.

BLECTRUE

Prenez garde ; l'aveu que vous faites de manquer de raison n'est peut-être pas comme il faut : peut-être ne le faites-vous que dans la seule vue de rattraper votre figure ?

570

BLAISE

Eh ! Vrament non.

BLECTRUE

Ce n'est pas assez. Ce ne doit pas être là votre objet.

BLAISE

Pargué ! Il en vaut pourtant bian la peine.

BLECTRUE

Eh ! Mon cher enfant, ne souhaitez la raison que pour la raison même. Réfléchissez sur vos folies pour en guérir ; soyez-en honteux de bonne foi : c'est de quoi il s'agit apparemment.

575

BLAISE

Morgué ! Me velà bian embarrassé. Si je savions écrire, je vous griffonnerions un petit mémoire de mes fredaines ; ça serait pus tôt fait. Encore ma raison et mon impertinence sont si embarrassées l'une dans

l'autre, que tout ça fait un ballot où je ne connais pus rian. Traitons ça
par demande et par réponse. 580

BLECTRUE

Je ne saurais ; car je n'ai presque point l'idée de ce que vous êtes. Mais
reprenez cela vous-même, et excitez-vous à aimer la raison.

BLAISE

Ah ! Jarnigué, c'est une balle chose, si alle n'était pas si difficile !

BLECTRUE

Voyez la douceur et la tranquillité qui règnent parmi nous ; n'en êtes-
vous pas touché ? 585

BLAISE

Ça est vrai ; vous m'y faites penser. Vous avez des faces d'une bonté,
des physiolomies si innocentes, des coeurs si gaillards...

BLECTRUE

C'est l'effet de la raison.

BLAISE

C'est l'effet de la raison ? Faut qu'alle soit d'un grand rapport ! Ça me
ravit d'amiquié pour alle. Allons, mon ami, je ne vous quitte pus. Me ve- 590
là honteux, me velà enchanté, me velà comme il faut. Baillez-moi cette
raison, et gardez ma taille. Oui, mon ami, un homme de six pieds ne
vaut pas une marionnette raisonnable ; c'est mon darnier mot et ma
darnière parole. Eh ! Tenez, tout en vous contant ça, velà que je sis en 595
transport. Ah ! Morgué, regardez-moi bian ! Iorgnez-moi ; je crois que

je hausse. Je ne sis pus à la cheville de voute pied, j'attrape voute jarretière.

BLECTRUE

Oh ! Ciel ! Quel prodige ! Ceci est sensible.

BLAISE

Ah ! Garnigoi, velà que ça reste là.

600

BLECTRUE

Courage. Vous n'aimez pas plus tôt la raison, que vous en êtes récompensé.

BLAISE *(étonné et hors d'haleine)*

Ça est vrai ; j'en sis tout stupéfait : mais faut bian que je ne l'aime pas encore autant qu'alle en est daigne ; ou bian, c'est que je ne mérite pas qu'alle achève ma délivrance. Acoutez-moi. Je vous dirai que je suis premièrement un ivrogne : parsonne n'a siroté d'aussi bon appétit que moi. J'ons si souvent perdu la raison, que je m'étonne qu'alle puisse me retrouver alle-même.

BLECTRUE

Ah ! Que j'ai de joie ! Ce sont des hommes, voilà qui est fini. Achevez, mon cher semblable, achevez ; encore une secousse.

610

BLAISE

Hélas ! J'avons un tas de fautes qui est trop grand pour en venir à bout : mais, quant à ce qui est de cette ivrognerie, j'ons toujours fricassé tout mon argent pour elle : et pis, mon ami, quand je vendions nos denrées,

combian de chalands n'ons-je pas fourbé, sans parmettre aux gens de me fourber itou ! ça est bian malin !

615

BLECTRUE

À merveille.

BLAISE

Et le compère Mathurin, que n'ons-je pas fait pour mettre sa femme à mal ? Par bonheur qu'alle a toujours été rudânière envers moi ; ce qui fait que je l'en remercie : mais, dans la raison, pourquoi vouloir se ra-gôûter de l'honneur d'un compère, quand on ne voudrait pas qu'il eût appétit du nôtre ?

620

BLECTRUE

Comme il change à vue d'oeil !

BLAISE

Hélas ! Oui, ma taille s'avance ; et c'est bian de la grâce que la raison me fait ; car je sis un pauvre homme. Tenez, mon ami ; j'avais un quarquier de vaigne avec un quarquier de pré ; je vivions sans ennui avec ma sarpe et mon labourage ; le capitaine Dufлот vient là-dessus, qui me dit comme ça : Blaise, veux-tu me sarvir dans mon vaissiau ? Veux-tu venir gagner de l'argent ? Ne velà-t-il pas mes oreilles qui se dressont à ce mot d'argent, comme les oreilles d'une bourrique ? Velà-t-il pas que je quitte, sauf votre respect, bétail, amis, parents ? Ne vas-je pas m'enfermer dans cette baraque de planches ? Et pis le temps se fâche, velà un orage, l'iau gâte nos vivres ; il n'y a pus ni pâte ni farine. Eh ! Qu'est-ce que c'est que ça ? En pleure, en crie, en jure, en meurt de faim ; la baraque enfonce ; les poissons mangent Monsieur Dufлот, qui les aurait bian mangé li-même. Je nous sauvons une demi-douzaine. Je repetissons en arrivant. Velà tout l'argent que me vaut mon équipée.

625

630

635

Mais morgué j'ons fait connaissance avec cette raison, et j'aime mieux ça que toute la boutique d'un orfèvre. Tenez, tenez, ami Blectrue, considérez ; velà encore une crue qui me prend : on dirait d'un agioteux, je devians grand tout d'un coup ; me velà comme j'étais !

640

BLECTRUE (*l'embrassant*)

Vous ne sauriez croire avec quelle joie je vois votre changement.

BLAISE

Vartigué ! Que je vas me moquer de mes camarades ! Que je vas être glorieux ! Que je vas me carrer !...

BLECTRUE

Ah ! Que dites-vous là, mon cher ? Quel sentiment de bête ! Vous revenez petit.

645

BLAISE

Eh ! Morgué, ça est vrai ; me velà rechuté, je raccourcis. À moi ! À moi ! Je me repens. Je demande pardon. Je fais vœu d'être humble. Jamais pus de vanité, jamais... Ah... Ah, ah, ah... Je retourne !

BLECTRUE

N'y revenez plus.

BLAISE

Le bon secret que l'humilité pour être grand ! Qui est-ce qui dirait ça ?
Que je vous embrasse, camarade. Mon père m'a fait, et vous m'avez re-

650

BLECTRUE

Ménagez-vous donc bien désormais.

BLAISE

Oh ! Morgué, de l'humilité, vous dis-je. Comme cette gloire mange la taille ! Oh ! Je n'en dépenserai pus en suffisance.

655

BLECTRUE

Il me tarde d'aller porter cette bonne nouvelle-là au roi.

BLAISE

Mais dites-moi, j'ons piqué de mes pauvres camarades ; je prends de la charité pour eux. Ils valent mieux que moi : je sis le pire de tous ; faut les secourir ; et tantôt, si vous voulez, je leur ferai entendre raison. Drès qu'ils me varront, ma présence les sarmonnera ; faut qu'ils deviennent souples, et qu'ils restient tous parclus d'étonnement.

660

BLECTRUE

Vous raisonnez fort juste.

BLAISE

Vrament grand merci à vous.

BLECTRUE

Vous vaudrez mieux qu'un autre pour les instruire ; vous sortez du même monde, et vous aurez des lumières que je n'ai point.

665

BLAISE

Oh ! Que vous n'avez point ! Ça vous plaît à dire. C'est vous qui êtes le soleil, et je ne sis pas tant seulement la leune auprès de vous, moi : mais je ferons de mon mieux, à moins qu'ils me rebutiont à cause de ma chétive condition.

BLECTRUE

Comment, chétive condition ? Vous m'avez dit que vous étiez un labou-⁶⁷⁰reur.

BLAISE

Et c'est à cause de ça.

BLECTRUE

Et ils vous mépriseraient ! Oh ! Raison humaine, peut-on t'avoir abandonné jusque-là ! Eh bien ! Tirons parti de leur démente sur votre chapitre ; qu'ils soient humiliés de vous voir plus raisonnable qu'eux, vous⁶⁷⁵ dont ils font si peu de cas.

BLAISE

Et qui ne sais ni B, ni A. Morgué ! Faudrait se mettre à genoux pour écouter voute bon sens. Mais je pense que velà un de nos camarades qui viant.

SCÈNE XV

Blectrue, Mégiste, Blaise, Fontignac.

680

MÉGISTE

Seigneur Blectrue, en voilà un qui veut absolument vous parler.

SCÈNE XVI

Blectrue, Blaise, Fontignac.

FONTIGNAC

Sandis ! Maître Blaise, n'ai-jé pas la verlue ! Etés-bous l'éperlan dé tantôt ?

BLAISE

Oui, frère, velà le poulet qui viant de sortir de sa coquille.

685

BLECTRUE

Il ne tiendra qu'à vous qu'il vous en arrive autant, petit bonhomme.

FONTIGNAC

Eh ! Cadédis, jé m'en meurs, et jé vénais en consultation là-dessus.

BLECTRUE

Tenez, il en sait le moyen, lui ; et je vous laisse ensemble.

SCÈNE XVII

Frontignac, Blaise.

FONTIGNAC

Allons, mon ami, jé rémets lé petit goujon entré vos mains ; jé vous en ⁶⁹⁰
récommandé la métamorphose.

BLAISE

Il n'y a rian de si aisé. Boutez de la raison là-dedans ; et pis, zeste, tout
le corps arrive.

FONTIGNAC

Comment, dé la raison ! Tantôt nous avons donc deviné juste !

BLAISE

Oui, j'avions mis le nez dessus. Il n'y a qu'à être bian persuadé qu'ou ⁶⁹⁵
êtes une bête, et déclarer en quoi.

FONTIGNAC

Uné bête ? Né pourrait-on changer l'épithète ? Ce n'est pas que j'y ré-
pugne.

BLAISE

Nenni, morgué ! c'est la plus balle pensée qu'ou aurez de voute vie.

FONTIGNAC

Écoutez-moi, galant homme ; n'est-cé pas ses imperfétions qu'il faut ré- ⁷⁰⁰
connaître ?

BLAISE

Fort bian.

FONTIGNAC

Eh donc ! La bêtise n'est pas dé mon lot. Cé n'est pas là qué gît mon mal : c'était lé vôtre ; chacun a lé sien. Jé né prétends pourtant pas mé ménager, car jé né m'estimé plus ; mais dans la réflétion, jé mé trouvé moins invécile qu'impertinent, moins sot qué fat.

705

BLAISE

Bon, morgué ! C'est ce que je voulons dire : ça va grand train. Il baille appétit de s'accuser, ce garçon-là. Est-ce là tout ?

FONTIGNAC

Non, non : mettez qué jé suis mentur.

BLAISE

Sans doute, puisqu'ou êtes Gascon ; mais est-ce par coutume ou par occasion ?

710

FONTIGNAC

Entré nous, tout mé sert d'occasion ; ainsi comptez pour habitude.

BLAISE

Qu'est-ce que c'est que ça ? Un homme qui ment, c'est comme un homme qui a perdu la parole.

FONTIGNAC

Comment ça sé fait-il ? Car jé suis mentur et vavillard en même temps.

715

BLAISE

N'importe, maugré qu'ou soyez bavard, mon dire est vrai ; c'est que ceti-là qui ment ne dit jamais la parole qu'il faut, et c'est comme s'il ne sonnait mot.

FONTIGNAC

Jé né hais pas cetté pensée ; elle est fantasque.

BLAISE

Revenons à vos misères. Retournez vos poches. Montrez-moi le fond du sac. 720

FONTIGNAC

Jé mé reproché d'avoir été empoisonnur.

BLAISE *(se reculant)*

Oh ! Pour de ceti-là, il me faut du conseil ; car faudra peut-être vous étouffer pour vous guarir, voyez-vous ! Et je sis obligé d'en avartir les habitants. 725

FONTIGNAC

Cé n'est point lé corps qué j'empoisonnais, jé faisais mieux.

BLAISE

C'est peut-être les rivières ?

FONTIGNAC

Non : pis qué tout céla.

BLAISE

Eh ! Morgué, parlez vite.

FONTIGNAC

C'est l'esprit des hommes qué jé corrompais ; jé les rendais avugles ; en
un mot, j'étais un flattur. 730

BLAISE

Ah ! Patience ; car d'abord voute poison avait bian mauvaise meine ;
mais ça est épouvantable, et je sis tout scandalisé.

FONTIGNAC

Jé mé détesté. Imaginez-vous qué du ridicule dé mon maîtré, il en a plus
dé moitié dé ma façon. 735

BLAISE

Faut bian soupirer de cette affaire-là.

FONTIGNAC

J'en respiré à peine.

BLAISE

Vous allez donc hausser.

FONTIGNAC

Jé n'en douté pas à cé qué jé sens. Suivez-moi, jé veux qué lé prodigé
éclaté aux yeux de Spinetté et dé mon maîtré. N'attendons pas, cou-
rons ; jé suis pressé. 740

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Frontignac, Blaise, Spinette.

(Ils entrent comme se caressant.)

FONTIGNAC *(à Blaise)*

Viens donc, qué je t'embrasse encore, mon cher ami, mon intime Blaise. Jé suis pressé d'une reconnaissance qui durera tout autant qué moi : en un mot ; jé té dois ma raison et lé retour dé ma figure. ⁷⁴⁵

SPINETTE

Pour moi, Fontignac, je ne te haïssais pas : mais j'avoue qu'aujourd'hui mon coeur est bien disposé pour toi ; je te dois autant que tu dois à Blaise.

FONTIGNAC

Les biens mé pleuvent donc dé tous côtés. ⁷⁵⁰

BLAISE

Pargué ! j'ons bian de la satisfaction de tout ça : j'ons guari Monsieu de Fontignac, et pis Monsieu de Fontignac vous a guarie ; et par ainsi, de guarison en guarison, je me porte bian, il se porte bian, vous vous por-

tez bian : et velà trois malades qui sont devenus médecins ; car vous êtes itou médeceine envars les autres, Mademoiselle Spinette.

755

SPINETTE

Hélas ! je ne demande pas mieux que de leur rendre service.

FONTIGNAC

Ah ! Jé lé crois ; chez quiconque a dé la raison, lé prochain affligé n'a qué faire dé récommandation.

BLAISE

Ça est admirable ! Comme on deviant honnêtes gens avec cette raison !

FONTIGNAC

Jé mé sens une douceur, uné suavité dans l'âmé.

760

BLAISE

Et la mienne est si bian reposée !

SPINETTE

La raison est un si grand trésor.

BLAISE

Morgué ! Ne le pardez pas, vous ; ça est bian casuel entre les mains d'une fille.

SPINETTE

Je vous suis bien obligée de l'avertissement.

765

BLAISE

Alle me charme, Monsieu de Fontignac ; alle a de la modestie, alle est aussi raisonnable que nous autres hommes.

FONTIGNAC

Jé m'estimérais bien fortuné dé l'être autant qu'elle.

BLAISE

Encore ? Un Gascon de modeste ! Oh ! Queu convarion ! Allons, ou êtes purgé à fond.

770

SCÈNE II

Mégiste, Fontignac, Blaise, Spinette, Le Médecin.

MÉGISTE

Messieurs, voilà un de vos camarades qui m'a demandé en grâce de vous l'amener pour vous voir.

BLAISE

Eh ! Où est-il donc ?

FONTIGNAC

Jé né l'aperçois pas non plus.

775

LE MÉDECIN

Me voilà.

BLAISE

Ah ! Je voyais quelque chose qui se remuait là ; mais je ne savais pas ce que c'était. Je pense que c'est notre médecin ?

LE MÉDECIN

Lui-même.

SPINETTE

Allons ! Mes amis, il faut tâcher de le tirer d'affaire.

780

LE MÉDECIN

Eh ! Mademoiselle, je ne demande pas mieux ; car en vérité, c'est quelque chose de bien affreux que de rester comme je suis, moi qui ai du bien, qui suis riche et estimé dans mon pays.

FONTIGNAC

Né comptez pas l'estimé de ces fous.

LE MÉDECIN

Mais faudra-t-il que je demeure éloigné de chez moi, pauvre, et sans avoir de quoi vivre ?

785

BLAISE

Taisez-vous donc, gourmand. Est-ce que la pitance vous manque ici ?

LE MÉDECIN

Non ; mais mon bien, que deviendra-t-il ?

BLAISE

Queu pauvreté avec son bian ! C'est comme un enfant qui crie après sa poupée. Tenez, un pourpoint, des vivres et de la raison, quand un homme a ça, le velà garni pour son été et pour son hivar ; le voilà fourré ⁷⁹⁰ comme un manchon. Vous varrez, vous varrez.

SPINETTE

Dites-lui ce qu'il faut qu'il fasse pour redevenir comme il était.

BLAISE

Voulez-vous que ce soit moi qui le traite ?

FONTIGNAC

Sans douté ; l'honnur vous appartient ; vous êtes lé doyen dé tous. ⁷⁹⁵

BLAISE

Eh ! Morgué, pus d'honneur, je n'en voulons pus tâter ; et je sais bian que je ne sis qu'un pauvre réchappé des Petites-Maisons.

FONTIGNAC

Rémettons donc cet estropié d'esprit entré les mains dé Mademoisellé Spinetté.

SPINETTE

Moi, Messieurs ! c'est à moi à me taire où vous êtes. ⁸⁰⁰

LE MÉDECIN

Eh ! Mes amis, voilà des compliments bien longs pour un homme qui souffre.

BLAISE

Oh dame, il faut que l'humilité marche entre nous ; je nous mettons bas pour rester haut. Ça vous passe, mon mignon ; et j'allons, puisque ma compagnée l'ordonne, vous apprendre à devenir grand garçon, et le tu autem de voute petitesse : mais je vas être brutal, je vous en avartis ; faut que j'assomme voute rapetissement avec des injures : demandez plutôt aux camarades. 805

FONTIGNAC

Oui, votre santé en dépend.

LE MÉDECIN

Quoi ! Tout votre secret est de me dire des injures ? Je n'en veux point. 810

BLAISE

Oh bian ! Gardez donc vos quatre pattes.

SPINETTE

Mais essayez, petit homme, essayez.

LE MÉDECIN

Des injures à un docteur de la Faculté !

BLAISE

Il n'y a ni docteur ni doctrine ; quand vous seriez apothicaire.

LE MÉDECIN

Voyons donc ce que c'est.

815

FONTIGNAC

Bon, je vous félicite du parti que vous prenez. Mademoiselle Spinetté, laissons faire maître Blaisé, et l'écoutons.

BLAISE

Premièrement, faut commencer par vous dire qu'on êtes un sot d'être médecin.

LE MÉDECIN

Voilà un paysan bien hardi.

820

BLAISE

Hardi ! je ne sis pas entre vos mains. Dites-moi, sans vous fâcher, étiez-vous en ménage, aviez-vous femme là-bas ?

LE MÉDECIN

Non, je suis veuf ; ma femme est morte à vingt-cinq ans d'une fluxion de poitrine.

BLAISE

Maugré la doctrine de la Faculté ?

825

LE MÉDECIN

Il ne me fut pas possible de la réchapper.

BLAISE

Avez-vous des enfants ?

LE MÉDECIN

Non.

BLAISE

Ni en bien ni en mal ?

LE MÉDECIN

Non, vous dis-je. J'en avais trois ; et ils sont morts de la petite vérole, il y a quatre ans. 830

BLAISE

Peste soit du docteur ! Eh ! De quoi guarissiez-vous donc le monde ?

LE MÉDECIN

Vous avez beau dire, j'étais plus couru qu'un autre.

BLAISE

C'est que c'était pour la dernière fois qu'on courait. Eh ! ne dites-vous pas qu'ou êtes riche ? 835

LE MÉDECIN

Sans doute.

BLAISE

Eh mais, morgué, pisque vous n'avez pas besoin de gagner voute vie en tuant le monde, ou avez donc tort d'être médecin. Encore est-ce, quand c'est la pauvreté qui oblige à tuer les gens ; mais quand en est riche, ce n'est pas la peine ; et je continue toujours à dire qu'ou êtes un sot, et que, si vous voulez grandir, faut laisser les gens mourir tout seuls. 840

LE MÉDECIN

Mais enfin...

FONTIGNAC

Cadédis, bous né tuez pas mieux qu'il raisonne.

SPINETTE

Assurément.

LE MÉDECIN (*en colère*)

Ah ! Je m'en vais. Ces animaux-là se moquent de moi.

845

SPINETTE

Il n'a pas laissé que d'être frappé, il y reviendra.

SCÈNE III

Blectrue, Fontignac, Blaise, Spinette.

FONTIGNAC

Ah ! Voilà l'honnête homme dé qui nous sont venus les premiers rayons dé lumière. Venez, Monsieur Blectrue, approchez dé vos enfants, et récévez-les entre vos bras.

850

BLAISE

Oh ! Je lui ai déjà rendu mes grâce.

BLECTRUE

Et moi, je les rends aux dieux de l'état où vous êtes. Il ne s'agit plus que de vos camarades.

BLAISE

Je venons d'en rater un tout à l'heure ; et les autres sont bian opiniâtres, surtout le courtisan et le philosophe.

855

SPINETTE

Pour moi, j'espère que je ferai entendre raison à ma maîtresse, et que nous demeurerons tous ici ; car on y est si bien !

BLECTRUE

Je me proposais de vous le persuader, mes enfants ; dans votre pays vous retomberiez peut-être.

BLAISE

Pargué ! Noute çarvelle serait biantôt fondue. La raison dans le pays des⁸⁶⁰ folies, c'est comme une pelote de neige au soleil. Mais à propos de soleil, dites-moi, papa Blectrue : tantôt, en passant, j'ons rencontré une jeune poulette du pays, tout à fait gentille, ma foi, qui m'a pris la main, et qui m'a dit : Vous velà donc grand ! Ça vous va fort bian ; je vous en fais mon compliment. Et pis, en disant ça, les yeux li trottaient sur moi,⁸⁶⁵ fallait voir ; et pis : Mon biau garçon, regardez-moi ; permettez que je vous aime. Ah ! Mademoiselle, vous vous gaussez, ai-je repris ; ce n'est pas moi qui baille les parvilèges, c'est moi qui les demande. Et pis vous êtes venu, et j'en avons resté là. Qu'est-ce que ça signifie ?

BLECTRUE

Cela signifie qu'elle vous aime et qu'elle vous en faisait la déclaration.

870

BLAISE

Une déclaration d'amour à ma parsonne ! Et n'y a-t-il pas de mal à ça ?

BLECTRUE

Nullement. Comment donc ? C'est la loi du pays qui veut qu'on en use ainsi.

BLAISE

Allons, allons, vous êtes un gausseux.

SPINETTE

Monsieur Blectrue aime à rire.

875

BLECTRUE

Non, certes, je parle sérieusement.

FONTIGNAC

Mais dans le fond, en France cela commence à s'établir.

BLECTRUE

Vous voudriez que les hommes attaquaient les femmes ! Et la sagesse des femmes y résisterait-elle ?

FONTIGNAC

D'ordinaire effectivement elle n'est pas robuste.

880

BLAISE

Morgué ça est vrai, on ne voit partout que des sageses à la renverse.

BLECTRUE

Que deviendra la faiblesse si la force l'attaque ?

BLAISE

Adieu la voiture !

BLECTRUE

Que deviendra l'amour, si c'est le sexe le moins fort que vous chargez du soin d'en surmonter les fougues ? Quoi ? Vous mettrez la séduction⁸⁸⁵ du côté des hommes, et la nécessité de la vaincre du côté des femmes ! Et si elles y succombent, qu'avez-vous à leur dire ? C'est vous en ce cas qu'il faut déshonorer, et non pas elles. Quelles étranges lois que les vôtres en fait d'amour ! Allez mes enfants, ce n'est pas la raison, c'est le vice qui les a faites ; il a bien entendu ses intérêts. Dans un pays où l'on⁸⁹⁰ a réglé que les femmes résisteraient aux hommes, on a voulu que la vertu n'y servît qu'à ragoûter les passions, et non pas à les soumettre.

BLAISE

Morgué ! Les femmes n'ont qu'à venir, ma force les attend de pied ferme. Allez varront si je ne voulons de la vartu que pour rire.

SPINETTE

Je vous avoue que j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à vos usages,⁸⁹⁵ quoique sensés.

BLECTRUE

Tant pis, je vous regarde comme retombée.

SPINETTE

Hélas ! Monsieur, actuellement j'en ai peur.

BLAISE

Eh ! Morgué, faites donc vite. Venez à repentance ; velà voute taille qui s'en va.

900

SPINETTE

Oui, je me rends ; je ferai tout ce qu'on voudra ; et pour preuve de mon obéissance, tenez, Fontignac, je vous prie de m'aimer, je vous en prie sérieusement.

FONTIGNAC

Vous êtes bien pressante.

SPINETTE

Je sens que vous avez raison, Monsieur Blectrue ; et je vous promets de me conformer à vos lois. Ce que je viens d'éprouver en ce moment me donne encore plus de respect pour elles. Allons, ma maîtresse gémit ; permettez que je travaille à la tirer d'affaire ; je veux lui parler.

905

BLAISE

Laissez-moi vous aider itou.

BLECTRUE

Je vais de ce pas dire qu'on vous l'amène.

910

FONTIGNAC

Et moi, dé mon côté, jé vais combattre les vertigés dé mon maître.

SCÈNE IV

Blaise, Spinette.

BLAISE

Tatigué, Mademoiselle Spinette, qu'en dites-vous ? Il y a de belles maxaimes en ce pays-ci ! Cet amour qu'il faut qu'on nous fasse, à nous autres hommes, qu'il y a de prudence à ça !

915

SPINETTE

Tout me charme ici.

BLAISE

Morgué ! Tenez, velà cette fille qui m'a tantôt cajolé, qui vian à nous.

SCÈNE V

Spinette, Blaise, une Insulaire.

L'INSULAIRE

Ah ! Mon beau garçon, je vous retrouve ; et vous, Mademoiselle, je suis bien ravie de vous voir comme vous êtes.

920

BLAISE

J'en sis fort ravi aussi. Quant à l'égard du biau garçon, il n'y a point de ça ici.

L'INSULAIRE

Pour moi, vous me paraissez tel.

BLAISE (à Spinette)

Vous voyez bian qu'alle me conte la fleurette. Mais, Mademoiselle, parlez-moi, dans queulle intention est-ce que vous me dites que je sis bian ? Je sis d'avis de savoir ça. Est-ce que je vous plais ? 925

L'INSULAIRE

Assurément.

(À Spinette.)

BLAISE

Souvenez-vous bian que je n'y saurais que faire. Je sis bian sévère, est-ce pas ?

L'INSULAIRE

Eh quoi ! Me trouvez-vous si désagréable ? 930

BLAISE (à part)

Vous ! Non... Si fait, si fait. C'est que je rêve. Morgué ! Queu dommage de rudoyer ça !

SPINETTE

Maître Blaise, la conquête d'une si jolie fille mérite pourtant votre attention.

BLAISE

Oh ! Mais il faut que ça vianne ; ça n'est pas encore bian mûr, et je varrons pendant qu'à m'aimera ; qu'alle aille son train. 935

L'INSULAIRE

Aimer toute seule est bien triste !

BLAISE

Ma sagesse n'a pas encore résolu que ça soit divartissant.

L'INSULAIRE

Voici, je pense, quelqu'un de vos camarades qui vient ; je me retire, sans rien attendre de votre coeur.

940

BLAISE

Là, là, ma mie, vous revianrez. Ne vous découragez pas, entendez-vous ?

L'INSULAIRE

Passe pour cela.

BLAISE

Adieu, adieu. J'avons affaire. Vous gagnez trop de terrain, et j'en ai honte. Adieu.

SCÈNE VI

La Comtesse, Spinette, Blaise.

945

LA COMTESSE

Eh bien ! Que me veut-on ? Ô ciel ! Que vois-je ? Par quel enchantement avez-vous repris votre figure naturelle ? Je tombe dans un désespoir dont je ne suis plus la maîtresse.

BLAISE

Allons, ma petiotte damoiselle, tout bellement, tout bellement. Il ne s'agit ici que d'un petit raccommodage de çarviau.

950

SPINETTE

Vous savez, Madame, que tantôt Fontignac et ce paysan croyaient que nous n'étions petits que parce que nous manquions de raison ; et ils croyaient juste : cela s'est vérifié.

LA COMTESSE

Quelles chimères ! Est-ce que je suis folle ?

BLAISE

Eh oui ! Morgué, velà cen que c'est.

955

LA COMTESSE

Moi, j'ai perdu l'esprit ! À quelle extrémité suis-je réduite !

BLAISE

Par exemple, j'ons bian avoué que j'étais un ivrogne, moi.

SPINETTE

Ce n'est que par l'aveu de mes folies que j'ai rattrapé ma raison.

BLAISE

Bon, bon, attrapé ! Faut qu'alle oublie sa figure ! Velà un biau chiffon pour tant courir après ! Qu'à pleure sa raison tornée, velà tout.

960

SPINETTE

Fontignac a eu autant de peine à me persuader que j'en ai après vous, ma chère maîtresse ; mais je me suis rendue.

BLAISE

Pendant qu'un manant comme moi porte l'état d'une criature raisonnable, voulez-vous toujours garder voute état d'animal, une damoiselle de la cour ?

965

SPINETTE

Ne lui parlez plus de cette malheureuse cour.

LA COMTESSE

Mes larmes m'empêchent de parler.

BLAISE

Velà qui est bel et bon ; mais il n'y a que voute folie qui en varse : voute raison n'en baille pas une goutte, et ça n'avance rian.

SPINETTE

Cela est vrai.

970

BLAISE

Ne vous fâchez pas, ce n'est que par charité que je vous méprisons.

LA COMTESSE (à Spinette)

Mais de grâce, apprenez-moi mes folies !

SPINETTE

Eh ! Madame, un peu de réflexion. Ne savez-vous pas que vous êtes jeune, belle, et fille de condition ? Citez-moi une tête de fille qui ait tenu contre ces trois qualités-là, citez-m'en une.

975

BLAISE

Cette jeunesse, elle est une girouette. Cette qualité rend glorieuse.

SPINETTE

Et la beauté ?

BLAISE

Ça fait les femmes si sottes !...

LA COMTESSE

À votre compte, Spinette, je suis donc une étourdie, une sotte et une glorieuse ?

980

SPINETTE

Madame, vous comptez si bien, que ce n'est pas la peine que je m'en mêle.

BLAISE

Ce n'est pas pour des preunes qu'on est si petite. Vous voyez bien qu'on vous a baillé de la marchandise pour votre argent.

LA COMTESSE

De l'orgueil, de la sottise et de l'étourderie !

985

BLAISE

Oui, ruminez, mâchez bian ça en vous-même, à celle fin que ça vous sarve de médecaine.

LA COMTESSE

Enfin, Spinette, je veux croire que tout ceci est de bonne foi ; mais je ne vois rien en moi qui ressemble à ce que vous dites.

BLAISE

Morgué, pourtant je vous approchons la lanterne assez près du nez. Parlons-li un peu de cette coquetterie. Dans ce vaissiau alle avait la maine d'en avoir une bonne tapée.⁹⁹⁰

SPINETTE

Aidez-vous, Madame ; songez, par exemple, à ce que c'est qu'une toilette.

BLAISE

Attendez. Une toilette ? N'est-ce pas une table qui est si bian dressée, avec tant de brimborions, où il y a des flambiaux, de petits bahuts d'argent et une couvarture sur un miroir ?⁹⁹⁵

SPINETTE

C'est cela même.

BLAISE

Oh ! La dame de cheux nous avait la pareille.

SPINETTE

Vous souvenez-vous, ma chère maîtresse, de cette quantité d'outils pour
votre visage qui était sur la vôtre ? 1000

BLAISE

Des outils pour son visage ! Est-ce que sa mère ne li avait pas baillé un
visage tout fait ?

SPINETTE

Bon ! Est-ce que le visage d'une coquette est jamais fini ? Tous les jours
on y travaille : il faut concerter les mines, ajuster les oeillades. N'est-il 1005
pas vrai qu'à votre miroir, un jour, un regard doux vous a coûté plus de
trois heures à attraper ? Encore n'en attrapâtes-vous que la moitié de ce
que vous en vouliez ; car, quoique ce fût un regard doux, il s'agissait
aussi d'y mêler quelque chose de fier : il fallait qu'un quart de fierté y
tempérât trois quarts de douceur ; cela n'est pas aisé. Tantôt le fier pre- 1010
nait trop sur le doux : tantôt le doux étouffait le fier. On n'a pas la ba-
lance à la main ; je vous voyais faire, et je ne vous regardais que trop.
N'allais-je pas répéter toutes vos contorsions ? Il fallait me voir avec
mes yeux chercher des doses de feu, de langueur, d'étourderie et de no-
blesse dans mes regards. J'en possédais plus d'un mille qui étaient au- 1015
tant de coups de pistolet, moi qui n'avais étudié que sous vous. Vous en
aviez un qui était vif et mourant, qui a pensé me faire perdre l'esprit : il
faut qu'il m'ait coûté plus de six mois de ma vie, sans compter un torti-
colis que je me donnai pour le suivre.

LA COMTESSE *(souponnant)*

Ah !

1020

BLAISE

Queu tas de balivarnes ! Velà une tarrible condition que d'être les yeux d'une coquette !

SPINETTE

Et notre ajustement ! Et l'architecture de notre tête, surtout en France où Madame a demeuré ! Et le choix des rubans ! Mettrai-je celui-là ? Non, il me rend le visage dur. Essayons de celui-ci ; je crois qu'il me rembrunit. Voyons le jaune, il me pâlit ; le blanc, il m'affadit le teint. 1025
Que mettra-t-on donc ? Les couleurs sont si bornées, toutes variées qu'elles sont ! La coquetterie reste dans la disette ; elle n'a pas seulement son nécessaire avec elle. Cependant on essaye, on ôte, on remet, on change, on se fâche ; les bras tombent de fatigue, il n'y a plus que la 1030
vanité qui les soutient. Enfin on achève : voilà cette tête en état : voilà les yeux armés. L'étourdi à qui tant de grâces sont destinées arrivera tantôt. Est-ce qu'on l'aime ? Non. Mais toutes les femmes tirent dessus, et toutes le manquent. Ah ! Le beau coup, si on pouvait l'attraper !

BLAISE

Mais de cette manière-là, vous autres femmes dans le monde qui tirez 1035
sur les gens, je comprends qu'ou êtes comme des fusils.

SPINETTE

À peu près, mon pauvre Blaise.

LA COMTESSE

Ah ciel !

BLAISE

Elle se lamente. C'est la raison qui bataille avec la folie.

SPINETTE

Ne vous troublez point, Madame ; c'est un coeur tout à vous qui vous
 parle. Malheureusement je n'ai point de mémoire, et je ne me ressou- 1040
 viens pas de la moitié de vos folies. Orgueil sur le chapitre de la nais-
 sance : Qui sont-ils ces gens-là ? De quelle maison ? Et cette petite
 bourgeoise qui fait comparaison avec moi ? Et puis cette bonté superbe
 avec laquelle on salue des inférieurs ; cet air altier avec lequel on prend 1045
 sa place ; cette évaluation de ce que l'on est et de ce que les autres ne
 sont pas. Reconduira-t-on celle-ci ? Ne fera-t-on que saluer celle-là ?
 Sans compter cette rancune contre tous les jolis visages que l'on va dé-
 truisant d'un ton nonchalant et distrait. Combien en avez-vous trouvé
 de boursofflés, parce qu'ils étaient gras ? Vous n'accordiez que la peau 1050
 sur les os à celui qui était maigre. Il y avait un nez sur celui-ci qui
 l'empêchait d'être spirituel. Des yeux étaient-ils fiers ? Ils devenaient
 hagards. Étaient-ils doux ? Les voilà bêtes. Étaient-ils vifs ? Les voilà
 fous. À vingt-cinq ans, on approchait de sa quarantaine. Une petite
 femme avait-elle des grâces ? Ah ! La bamboche ! Était-elle grande et 1055
 bien faite ? Ah ! La géante ! Elle aurait pu se montrer à la foire. Ajoutez
 à cela cette finesse avec laquelle on prend le parti d'une femme sur des
 médisances que l'on augmente en les combattant, qu'on ne fait sem-
 blant d'arrêter que pour les faire courir, et qu'on développe si bien,
 qu'on ne saurait plus les détruire. 1060

LA COMTESSE

Arrête, Spinette, arrête, je te prie.

BLAISE

Pargué ! Velà une histoire bian récréative et bian pitoyable en même
 temps. Queu bouffon que ce grand monde ! Queu drôle de parfide ! Fau-
 drait, morgué ! le montrer sur le Pont-Neuf, comme la curiosité. Je vou-
 drais bien retenir ce pot-pourri-là. Toutes sortes d'acabits de rubans, du 1065
 vart, du gris, du jaune, qui n'ont pas d'amiquié pour une face ; une co-

quetterie qui n'a pas de quoi vivre avec des couleurs ; des bras qui s'impatientent ; et pis de la vanité qui leur dit : Courage ! Et pis du doux dans un regard, qui se détrempe avec du fiar ; et pis une balance pour peser cette marchandise : qu'est-ce que c'est que tout ça ?

1070

SPINETTE

Achevez, maître Blaise ; cela vaut mieux que tout ce que j'ai dit.

BLAISE

Pargué ! Je veux bian. Tenez, un tiers d'oeillade avec un autre quart ; un visage qu'il faut remonter comme un horloge ; un étourdi qui viant voir ce visage ; des femmes qui vont à la chasse après cet étourdi, pour tirer dessus ; et pis de la poudre et du plomb dans l'oeil ; des naissances qui demandont la maison des gens ; des bourgeoises de comparaison saugrenue : des faces joufflues qui ont de la boursouflure, avec du gras ; un arpent de taille qu'on baille à celle-ci pour un quarquier qu'on ôte à celle-là ; de l'esprit qui ne saurait compatir avec un nez, et de la médiansance de bon coeur. Y en a-t-il encore ? Car je veux tout avoir, pour lui montrer quand alle sera guarie ; ça la fera rire.

1075

1080

SPINETTE

Madame, assurément ce portrait-là a de quoi rappeler la raison.

LA COMTESSE *(confuse)*

Spinette, il me dessille les yeux ; il faut se rendre : j'ai vécu comme une folle. Soutiens-moi ; je ne sais ce que je deviens.

BLAISE

Ah ! Spinette, m'amie, velà qui est fait, la marionnette est partie ; velà le pus biau jet qui se fera jamais.

1085

SPINETTE

Ah ! Ma chère maîtresse, que je suis contente !

LA COMTESSE

Que je t'ai d'obligation, Blaise ; et à toi aussi, Spinette !

BLAISE

Morgué ; que j'ons de joie ! Pus de petitesse ; je l'ons tuée toute roide.

LA COMTESSE

Ah ! Mes enfants, ce qu'il y a de plus doux pour moi dans tout cela, c'est le jugement sain et raisonnable que je porte actuellement des choses. Que la raison est délicieuse !

1090

SPINETTE

Je vous l'avais promis, et si vous m'en croyez, nous resterons ici. Il ne faut plus nous exposer ; les rechutes, chez nous autres femmes, sont bien plus faciles que chez les hommes.

1095

BLAISE

Comment, une femme ? Alle est toujours à moitié tombée. Une femme marche toujours sur la glace.

LA COMTESSE

Ne craignez rien ; j'ai retrouvé la raison ici ; je n'en sortirai jamais. Que pourrais-je avoir qui la valût ?

BLAISE

Rien que des guenilles. Premièrement, il y a ici le fils du Gouverneur,
qui est un garçon bien tourné.

1100

LA COMTESSE

Très aimable, et je l'ai remarqué.

SPINETTE

Il ne vous sera pas difficile d'en être aimée.

BLAISE

Tenez, il vient ici avec sa sœur.

SCÈNE VII

La Comtesse, Spinette, Blaise, Parmenès, Floris.

1105

FLORIS

Que vois-je ? Ah ! Mon frère, la jolie personne !

BLAISE

C'est pourtant cette bamboche de tantôt.

SPINETTE

C'est ma maîtresse, cette petite femelle que Monsieur avait retenue.

PARMENÈS

Quoi ! Vous, Madame ?

LA COMTESSE

Oui, Seigneur, c'est moi-même, sur qui la raison a repris son empire.

1110

FLORIS

Et mon petit mâle ?

BLAISE

On travaille à li faire sa taille à ceti-là : le Gascon est après, à ce qu'il nous a dit.

FLORIS (*à la Comtesse*)

Je voudrais bien qu'il eût le même bonheur. Et vous, Madame, l'état où vous étiez nous cachait une charmante figure. Je vous demande votre amitié.

1115

LA COMTESSE

J'allais vous demander la vôtre, Madame, avec un asile éternel en ce pays-ci.

FLORIS

Vous ne pouvez, ma chère amie, nous faire un plus grand plaisir ; et si la modestie permettait à mon frère de s'expliquer là-dessus, je crois qu'il en marquerait autant de joie que moi.

1120

PARMENÈS

Doucement, ma soeur.

LA COMTESSE

Non, Prince, votre joie peut paraître ; elle ne risquera point de déplaire.

BLAISE

Eh ! Morgué, à propos, ce n'est pas comme ça qu'il faut répondre ; c'est à li à tenir sa morgue, et non pas à vous. C'est les hommes qui font les pimbêches, ici, et non pas les femmes. Amenez voute amour, il varra ce qu'il en fera. 1125

LA COMTESSE

Comment ? Je ne l'entends pas.

SPINETTE

Madame, c'est que cela a changé de main. Dans notre pays on nous assiège ; c'est nous qui assiégeons ici parce que la place en est mieux défendue. 1130

BLAISE

L'homme ici, c'est le garde-fou de la femme.

LA COMTESSE

La pratique de cet usage-là m'est bien neuve ; mais j'y ai pensé plus d'une fois en ma vie, quand j'ai vu les hommes se vanter des faiblesses des femmes. 1135

FLORIS

Ainsi, ma chère amie, si vous aimiez mon frère, ne faites point de façon de lui en parler.

SPINETTE

Oui, oui, cela est extrêmement juste.

LA COMTESSE

Cela m'embarrasse un peu.

SPINETTE

Prenez garde, j'ai pensé retomber avec ces petites façons-là.

1140

LA COMTESSE

Comme vous voudrez.

FLORIS

Mon frère, Madame est instruite de nos usages, et elle a un secret à vous confier. Souvenez-vous qu'elle est étrangère, et qu'elle mérite plus d'égards qu'une autre. Pour moi, qui ne veux savoir les secrets de personne, je vous laisse.

1145

BLAISE

Je sis discret itou, moi.

SPINETTE

Et moi aussi, et je sors.

BLAISE

Allons voir si voute petit mâle de tantôt est bian avancé.

FLORIS (*à la Comtesse*)

Je le souhaite beaucoup. Adieu, chère belle-soeur.

SCÈNE VIII

La Comtesse, Parmenès.

1150

PARMENÈS

Je suis charmé, Madame, des noms caressants que ma soeur vous donne, et de l'amitié qui commence si bien entre vous deux.

LA COMTESSE

Je n'ai rien vu de si aimable qu'elle, et... Toute sa famille lui ressemble.

PARMENÈS

Nous vous sommes obligés de ce sentiment ; mais vous avez, dit-on, un secret à me confier.

1155

LA COMTESSE SOUPIRE

Hem ! Oui.

PARMENÈS

De quoi s'agit-il, Madame ? Serait-ce quelque service que je pourrais vous rendre ? Il n'y a personne ici qui ne s'empresse à vous être utile.

LA COMTESSE

Vous avez bien de la bonté.

PARMENÈS

Parlez hardiment, Madame.

1160

LA COMTESSE

Les lois de mon pays sont bien différentes des vôtres.

PARMENÈS

Sans doute que les nôtres vous paraissent préférables ?

LA COMTESSE

Je suis pénétrée de leur sagesse ; mais...

PARMENÈS

Quoi ! Madame ? Achevez.

LA COMTESSE

J'étais accoutumée aux miennes, et l'on perd difficilement de mauvaises
habitudes. ¹¹⁶⁵

PARMENÈS

Dès que la raison les condamne, on ne saurait y renoncer trop tôt.

LA COMTESSE

Cela est vrai, et personne ne m'engagerait plus vite à y renoncer que
vous.

PARMENÈS

Voyons, puis-je vous y aider ? Je me prête autant que je puis à cette dif-
ficulté qui vous reste encore. ¹¹⁷⁰

LA COMTESSE

Vous la nommez bien ; elle est vraiment difficulté. Mais, Prince, ne pensez-vous rien, vous-même ?

PARMENÈS

Nous autres hommes, ici, nous ne disons point ce que nous pensons.

LA COMTESSE

Faites pourtant réflexion que je suis étrangère, comme on vous l'a dit. Il y a des choses sur lesquelles je puis n'être pas encore bien affermie. ¹¹⁷⁵

PARMENÈS

Eh ! Quelles sont-elles ? Donnez-m'en seulement l'idée ; aidez-moi à savoir ce que c'est.

LA COMTESSE

Si j'avais de l'inclination pour quelqu'un, par exemple ?

PARMENÈS

Eh bien ! Cela n'est pas défendu : l'amour est un sentiment naturel et nécessaire ; il n'y a que les vivacités qu'il en faut régler. ¹¹⁸⁰

LA COMTESSE

Mais cette inclination, on m'a dit qu'il faudrait que je l'avouasse à celui pour qui je l'aurais.

PARMENÈS

Nous ne vivons pas autrement ici ; continuez, Madame. Avez-vous du penchant pour quelqu'un ? ¹¹⁸⁵

LA COMTESSE

Oui, Prince.

PARMENÈS

Il y a toute apparence qu'on n'y sera pas insensible.

LA COMTESSE

Me le promettez-vous ?

PARMENÈS

On ne saurait répondre que de soi.

LA COMTESSE

Je le sais bien.

1190

PARMENÈS

Et j'ignore pour qui votre penchant se déclare.

LA COMTESSE

Vous voyez bien que ce n'est pas pour un autre. Ah !

PARMENÈS

Cessez de rougir, Madame ; vous m'aimez et je vous aime. Que la franchise de mon aveu dissipe la peine que vous a fait le vôtre.

LA COMTESSE

Vous êtes aussi généreux qu'aimable.

1195

PARMENÈS

Et vous, aussi aimée que vous êtes digne de l'être. Je vous réponds d'avance du plaisir que vous ferez à mon père quand vous lui déclarerez vos sentiments. Rien ne lui sera plus précieux que l'état où vous êtes, et que la durée de cet état par votre séjour ici. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, Madame. Vous et les vôtres, vous m'appellez Prince, et je me suis fait expliquer ce que ce mot-là signifie ; ne vous en servez plus. 1200 Nous ne connaissons point ce titre-là ici ; mon nom est Parmenès, et l'on ne m'en donne point d'autre. On a bien de la peine à détruire l'orgueil en le combattant. Que deviendrait-il, si on le flattait ? Il serait la source de tous les maux. Surtout que le ciel en préserve ceux qui sont 1205 établis pour commander, eux qui doivent avoir plus de vertus que les autres, parce qu'il n'y a point de justice contre leurs défauts.

SCÈNE IX

Parmenès, La Comtesse, Fontignac.

FONTIGNAC

Ah ! Madame, je vous reconnais ; mes yeux retrouvent ce qu'il y avait de plus charmant dans le monde ! Voilà la première fois de ma vie que j'ai vu la beauté et la raison ensemble. Permettez, Seigneur, que j'emmène Madame ; l'esprit de son frère fait le mutin, il régimbe ; sa folie est ténace, et j'ai besoin de troupes auxiliaires. 1210

PARMENÈS

Allez, Madame, n'épargnez rien pour le tirer d'affaire.

FONTIGNAC

Il y aura de la vésogne après lui ; car c'est une cervelle de courtisan. 1215

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

La Comtesse, Floris, Le Courtisan, Fontignac, Spinette, Blaise.

LA COMTESSE *(au Courtisan)*

Oui, mon frère, rendez-vous aux exemples qui vous frappent ; vous nous voyez tous rétablis dans l'état où nous étions ; cela ne doit-il pas vous persuader ? Moi qui vous parle, voyez ce que je suis aujourd'hui ; reconnaissez-vous votre soeur à l'aveu franc qu'elle a fait de ses folies ?¹²²⁰ M'auriez-vous cru capable de ce courage-là ? Pouvez-vous vous empêcher de l'estimer, et ne me l'enviez-vous pas vous-même ?

BLAISE

Eh ! Morgué, il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour nous admirer, sans compter que velà Mademoiselle qui est la propre fille du Gouverneur et qui n'attend que la revenue de votre parsonne pour vous entretenir de vos beaux yeux : ce qui vous sera bian agriable à entendre.¹²²⁵

FLORIS

Oui, donnez-moi la joie de vous voir comme je m'imagine que vous serez. Sortez de cet état indigne de vous, où vous êtes comme enseveli.

FONTIGNAC

Si vous savez le plaisir qui vous attend dans le plus profond de vous-même !

1230

BLAISE

Velà noute médecin de guari ; il en embrasse tout le monde ; il est si joyeux, qu'il a pensé étouffer un passant. Quand est-ce donc que vous nous étoufferez itou ? Il n'y a pus que vous d'ostiné, avec ce faiseur de vars, qui est rechuté, et ce petit glorieux de phisolophe, qui est trop sot pour s'amender, et qui raisonne comme une cruche.

1235

LA COMTESSE

Allons, mon frère, n'hésitez plus, je vous en conjure.

SPINETTE

Il en faut venir là, Monsieur. Il n'y a pas moyen de faire autrement.

LE COURTISAN

Quelle situation !

BLAISE

Que faire à ça ? Quand je songe que voute soeur a bian pu endurer l'avanie que je li avons faite ; la velà pour le dire. Demandez-li si je l'avons marchandée, et tout ce qu'elle a supporté dans son pauvre esprit, et les bêtises dont je l'avons blâmée ; demandez-li le houspillage.

1240

FLORIS

Eh bien ! nous en croirez-vous ?

LE COURTISAN

Ah ! Madame, quel événement ! Je vous demande en grâce de vouloir bien me laisser un moment avec Fontignac.

1245

LA COMTESSE

Oui, mon frère, nous allons vous quitter ; mais, au nom de notre amitié, ne résistez plus.

FONTIGNAC (*à Blaise, à part*)

Blaise, né vous éloignez pas, pour mé prêter main-forte si j'en ai besoin.

BLAISE

Non, je rôderons à l'entour d'ici.

SCÈNE II

Le Courtisan, Fontignac.

1250

LE COURTISAN

Je t'avoue, Fontignac, que je me sens ébranlé.

FONTIGNAC

Jé lé crois : la raison et vous, dans lé fond, vous n'êtes vrouillés qué faute dé vous entendre.

LE COURTISAN

Est-il vrai que ma soeur est convenue de toutes les folies dont elle parle ?

1255

FONTIGNAC

L'historié rapporte qu'elle en a fait l'aveu d'une manière exemplaire, en vérité.

LE COURTISAN

Elle qui était si glorieuse, comment a-t-elle souffert cette confusion-là ?

FONTIGNAC

On dit en effet qué son âme d'abord était en travail. Grand nombre d'exclamations : Où en suis-je ? On rougissait. Il est venu des larmes, un peu dé découragement, dé petites colères brochant sur le tout. La vanité défendait le logis ; mais enfin la raison l'a serrée dé si près, qu'elle l'a, comme on dit, jetée par les fenêtres, et jé régarde déjà la vôtre commé sautée.¹²⁶⁰

LE COURTISAN

Mais dis-moi de quoi tu veux que je convienne ; car voilà mon embar-¹²⁶⁵
ras.

FONTIGNAC

Jé vous fais excuse ; vous êtes fourni ; votre emvarras né peut vénir qué dé l'avondancé du sujet.

LE COURTISAN

Moi, je ne me connais point de ces faiblesses, de ces extravagances dont on peut rougir ; je ne m'en connais point.¹²⁷⁰

FONTIGNAC

Eh bien ! Jé vous mettrai en pays dé connaissance !

LE COURTISAN

Vous plaisantez, sans doute, Fontignac ?

FONTIGNAC

Moi, plaisanter dans le ministère que j'exerce, quand il s'agit de guérir un aveugle ! Vous n'y pensez pas.

LE COURTISAN

Où est-il donc cet aveugle ?

1275

FONTIGNAC

Monsieur, avrégeons ; la vie est courte ; parlons d'affaire.

LE COURTISAN

Ah ! Tu m'inquiètes. Que vas-tu me dire ? Je n'aime pas les critiques.

FONTIGNAC

Jé vous prends sur le fait. Actuellement vous préludez par une petitesse. Il en est de vous comme de ces vases trop pleins ; on ne peut les remuer qu'ils ne répandent.

1280

LE COURTISAN

Voudriez-vous bien me dire quelle est cette faiblesse par laquelle je prélude ?

FONTIGNAC

C'est la peur que vous avez que jé ne vous épiluche. N'avez-vous jamais vu d'enfant entre les bras de sa nourrice ? Connaissez-vous le hochet dont elle agite les grelots pour réjouir le poupon avec lequel la chanson-

1285

nette ? Qué vous ressemlvlez bien à cé poupon, vous autres grands seignurs ! Régardez ceux qui vous approchent, ils ont tous lé hochet à la main ; il faut qué lé grélot joue, et qué sa chansonnette marché. Vous mé régardez ? Qué pensez-vous ?

LE COURTISAN

Que vous oubliez entièrement à qui vous parlez.

1290

FONTIGNAC

Eh ! Cadédis, quittez la bavette ; il est bien temps qué vous soyez sévéré.

LE COURTISAN

Voilà un faquin que je ne reconnais pas. Où est donc le respect que tu me dois ?

FONTIGNAC

Lé respect qué vous démandez, voyez-vous, c'est lé sécouement du grélot ; mais j'ai perdu lé hochet.

1295

LE COURTISAN

Misérable !

FONTIGNAC

Plus dé quartier, sandis. Quand un homme a lé bras disloqué, né faut-il pas lé rémettre ? C'éla s'en va-t-il sans doulur ? Et né va-t-on pas son train ? Cé n'est pas le bras à vous, c'est la tête qu'il faut vous rémettre ! tête dé coutisan, cadédis, qué jé vous garantis aussi disloquée à sa façon, qu'aucun bras lé peut être. Vous criérez : Mais jé vous aime, et jé vous avertis qué jé suis sourd.

1300

LE COURTISAN

Si j'en croyais ma colère...

FONTIGNAC

Eh ! Cadédis, qu'en feriez-vous ? Lé moucheron à présent vous combat-trait à force égale.

1305

LE COURTISAN

Retirez-vous, insolent que vous êtes, retirez-vous.

FONTIGNAC

Pour lé moins entamons lé sujet.

LE COURTISAN

Laissez-moi, vous dis-je ; mon plus grand malheur est de vous voir ici.

SCÈNE III

Le Courtisan, Fontignac, Blaise.

BLAISE

Queu tintamarre est-ce que j'entends là ? En dirait d'un papillon qui bourdonne. Qu'avez-vous donc qui vous fâche ?

1310

(Fontignac et Blaise se font des mines d'intelligence.)

LE COURTISAN

C'est ce coquin que tu vois qui vient de me dire tout ce qu'il y a de plus injurieux au monde.

BLAISE

Qui, li ?

FONTIGNAC

Hélas ! Maître Blaise, vous savez lé dessein qué j'avais. Monsieur a cru
qué jé l'avais piqué, quand jé né faisais encore qu'approcher ma lancet-¹³¹⁵
té pour lui tirer lé mauvais sang que vous lui connaissez.

BLAISE

C'est qu'ou êtes un maladroit ; il a bian fait de retirer le bras.

LE COURTISAN

La vue de cet impudent-là m'indigne.

BLAISE

Jarnigué ! Et moi itou. Il li appartient bian de fâcher un mignard comme
ça, à cause qu'il n'est qu'un petit bout d'homme. Eh bian, qu'est-ce ?¹³²⁰
Moyennant la raison, il devianra grand.

LE COURTISAN

Eh ! Je t'assure que ce n'est pas la raison qui me manque.

BLAISE

Eh ! Morgué, quand alle vous manquerait, j'en avons pour tous deux,
moi ; ne vous embarrassez pas.

¹³²⁵

LE COURTISAN

Quoi qu'il en soit, je te suis obligé de vouloir bien prendre mon parti.

BLAISE

Tenez, il m'est obligé, ce dit-il. Y a-t-il rian de si honnête ? Il n'est déjà pus si glorieux comme dans ce vaissiau où il ne me regardait pas. Morgué, ça me va au coeur : allons, qu'en se mette à genoux tout à l'heure pour li demander pardon, et qu'an se baisse bian bas pour être à son niviau. ¹³³⁰

LE COURTISAN

Qu'il ne m'approche pas.

BLAISE (*à Fontignac*)

Mais, malheureux ; que li avez-vous donc dit, pour le rendre si rancunier ?

FONTIGNAC

Il né m'a pas donné lé temps, vous dis-je. Quand vous êtes venu, jé né faisais que peloter ; jé lé préparais. ¹³³⁵

BLAISE (*au Courtisan*)

Faut que j'accomode ça moi-même ; mais comme je ne savons pas voute vie, je le requiens tant seulement pour m'en bailler la copie. Vous le voulez bian ? Je manierons ça tout doucettlement, à celle fin que ça ne vous apporte guère de confusion. Allons, Monsieur de Fontignac, s'il y a des bêtises dans son histoire, qu'en les raconte bian honnêtement. Où en étiez-vous ? ¹³⁴⁰

LE COURTISAN

Je ne saurais souffrir qu'il parle davantage.

BLAISE

Je ne prétends pas qu'il vous parle à vous, car il n'en est pas daigne ; ce sera à moi qu'il parlera à l'écart.

1345

FONTIGNAC

J'allais tomber sur les emprunts dé Monsieur.

LE COURTISAN

Et que t'importent mes emprunts, dis ?

(À Fontignac)

BLAISE *(au Courtisan)*

Ne faites donc semblant de rian. Vous rapportez des emprunts : qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'on rende ?

FONTIGNAC

Sans doute ; mais il était trop généreux pour payer ses dettes.

1350

(Au courtisan.)

BLAISE

Tenez, cet étourdi qui reproche aux gens d'être généreux ! Stapendant je n'entends pas bian cet acabit de générosité-là ; alle a la phisolomie un peu friponne.

LE COURTISAN

Je ne sais ce qu'il veut dire.

FONTIGNAC

Jé m'expliqué : c'est qué Monsieur avait lé coeur grand.

1355

BLAISE

Le coeur grand ! Est-ce que tout y tenait ? Le bian de son prochain et le sian ?

FONTIGNAC

Tout juste. Les grandes âmes donnent tout, et né restituent rien, et la noblessé dé la sienne étouffait sa justice.

BLAISE *(au Courtisan)*

Eh ! J'aimerais mieux que ce fût la justice qui eût étouffé la noblesse.

1360

FONTIGNAC

D'autant plus qué cetté noblesse est cause qué l'on rafle la tavlé dé ses créanciers pour entréténir la magnificence dé la sienne.

BLAISE *(au Courtisan)*

Qu'est-ce que c'est que cette avaleuse de magnificence ? Ça ressemble à un brochet dans un étang. Vous n'avez pas été si méchamment goulu que ça, peut-être ?

1365

LE COURTISAN *(triste)*

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cet inconvénient-là.

BLAISE

Hum ! Vous varrez qu'ou aurez grugé queuque poisson.

FONTIGNAC

Là-bas si vous l'aviez vu caresser tout lé monde, et verbiager des compliments, promettre tout et né tenir rien !

LE COURTISAN

J'entends tout ce qu'il dit.

1370

BLAISE

C'est qu'il parle trop haut. Il me chuchote qu'ou étiez un donneur de galbanum ; mais il ne sait pas qu'ou l'entendez.

FONTIGNAC

Qué dîtes-vous dé ces gens qui n'ont qué des mensonges sur lé visage ?

BLAISE *(au Courtisan)*

Morgué ! Je vous en prie, ne portez plus comme ça des bourdes sur la face.

1375

FONTIGNAC

Des gens dont les yeux ont pris l'arrangement dé dire à tout lé monde :
Jé vous aime ?...

BLAISE *(au Courtisan)*

Ca est-il vrai que vos yeux ont arrangé de vendre du noir ?

FONTIGNAC

Des gens enfin qui, tout en emvrassant lé suvalterne, né lé voient seulement pas. Cé sont des caresses machinales, des bras à ressort qui d'eux-
mêmes viennent à vous sans savoir cé qu'ils font.

1380

BLAISE *(au Courtisan)*

Ahi ! Ça me fâche. Il dit qué vos bras ont un ressort avec lequeul ils embrassent les gens sans le faire exprès. Cassez-moi ce ressort-là ; en dirait d'un tourne-broche quand il est monté.

FONTIGNAC

Cé sont des paroles qui leur tombent dé la bouche ; des ritournelles, dont cependant l'inférieur va sé vantant, et qui lui donnent lé plaisir d'en devenir plus sot qu'à l'ordinaire. 1385

BLAISE

Velà de sottes gens que ces sots-là ! Qu'en dites-vous ? A-t-il raison ?

LE COURTISAN

Que veux-tu que je lui réponde, dès qu'il a perdu tout respect pour un homme de ma condition ? 1390

BLAISE

Morgué, Monsieur de Fontignac, ne badinez pas sur la condition.

FONTIGNAC

Jé né parle qué dé l'homme, et non pas du rang.

BLAISE

Ah ! Ça est honnête, et vous devez être content de la diffarance ; car velà, par exemple, un animal chargé de vivres : et bian ! Les vivres sont bons, je serais bian fâché d'en médire ; mais de ceti-là qui les porte, il n'y a pas de mal à dire que c'est un animal, n'est-ce pas ? 1395

FONTIGNAC

Si Monsieur lé permettait, jé finirais par lé récit dé son amitié pour ses égaux.

BLAISE *(au Courtisan)*

De l'amiquié ? Oui-da, baillez-li cette libarté-là, ça vous ravigotera.

FONTIGNAC

Un jour vous vous trouviez avec un dé ces Messieurs. Jé vous entendais
vous entréfriponner tous deux. Rien dé plus affétueux qué vos témoi-¹⁴⁰⁰
gnages d'affétion réciproque. Jé tâchai dé réténir vos paroles, et j'en tra-
duisis un petit lamveau. Sandis ! lui disiez-vous, jé n'estime à la cour
personne autant qué vous ; jé m'en fais fort, jé lé dis partout, vous devez
lé savoir ; cadédis, j'aime l'honnur, et vous en avez. De ces discours en¹⁴⁰⁵
voici la traduction : Maudit concurrent dé ma fortune, jé té connais, tu
né vaux rien ; tu mé perdrais si tu pouvais mé perdre, et tu penses qué
j'en ferais dé même. Tu n'as pas tort ; mais né lé crois pas, s'il est pos-
sible. Laissé-toi duper à mes expressions. Jé mé travaille pour en trouver
qui té persuadent, et jé mé montre persuadé des tiennes. Allons, tâche¹⁴¹⁰
dé mé croire invécile, afin dé lé dévenir à ton tour ; donné-moi ta main,
qué la mienne la serre. Ah ! sandis, qué jé t'aime ! Régarde mon visage
et touté la tendressé dont jé lé frelate. Pense qué jé t'affétionne, afin dé
né mé plus craindre. Dé grâce, maudit fourbe, un peu dé crédulité pour
ma mascarade. Permits qué jé t'endorme, afin qué jé t'en égorge plus à¹⁴¹⁵
mon aise.

BLAISE

Tout ça ne voulait donc dire qu'un coup de coutiau ? Ou avez donc le
coeur bien traîtreux, vous autres !

LE COURTISAN

Aujourd'hui, il dit du mal de moi ; autrefois il faisait mon éloge.

FONTIGNAC

Ah ! Lé fourbe qué j'étais ! Monsieur, jé les ai pleuré ces éloges, jé les ai¹⁴²⁰
pleuré, lé coquin vous louait, et né vous en estimait pas davantagé.

BLAISE

Ça est vrai, il m'a dit qu'il vous attrapait comme un innocent.

FONTIGNAC

Jé vous berçais, vous dis-jé. Jé vous voyais affamé dé dupéries, vous en
démandez à tout le monde : donnez-m'en. Jé vous en donnais, jé vous
en gonflais, j'étais à même : la fiction mé fournissait mes matières ;¹⁴²⁵
c'était lé moyen dé n'en pas manquer.

LE COURTISAN

Ah ! Que viens-je d'entendre ?

FONTIGNAC (à Blaise)

Cet emvarras qui lé prend serait-il l'avant-coureur de la sagesse ?

(Au Courtisan.)

BLAISE

Faut savoir ça. Voulez-vous à cette heure qu'il vous demande pardon ?
Êtes-vous assez robuste pour ça ?¹⁴³⁰

LE COURTISAN

Non, il n'est plus nécessaire. Je ne le trouve plus coupable

(À Fontignac.)

(Il le mesure avec lui.)

BLAISE

Tout de bon ? Chut ! Ne dites mot ; regardez aller sa taille, alle court la poste. Ahi ! Encore un chiquet ; courage ! Que ces courtisans ont de peine à s'amender ! Bon ! le velà à point : velà le niviau.

LE COURTISAN *(qui a rêvé, leur tend la main à tous deux)*

Fontignac, et toi, mon ami Blaise, je vous remercie tous deux.

1435

BLAISE

Oh ! Oh ! Vous vous amendiez donc en tapinois ? Morgué ! vous revenez de loin !

FONTIGNAC

Sandis ; j'en suis tout extasié ; il faut qué jé vous quitte, pour en porter la nouvelle à la fille du Gouverneur.

(Au Courtisan.)

BLAISE *(à Fontignac)*

C'est bian dit, courez toujours. Alle vous aimera comme une folle.

1440

SCÈNE IV

Le Courtisan, Blaise, Blectrue, Le Poète, Le Philosophe.

(Le courtisan se saisit du Philosophe et Blaise du Poète.)

BLECTRUE

Arrête ! Arrête !

BLAISE

D'où vient donc ce tapage-là ?

BLECTRUE

C'est une chose qui mérite une véritable compassion. Il faut que les dieux soient bien ennemis de ces deux petites créatures-là ; car ils ne veulent rien faire pour elles.

1445

LE COURTISAN *(au Philosophe)*

Quoi ! Vous, Monsieur le philosophe, vous, plus incapable que nous de devenir raisonnable, pendant qu'un homme de cour, peut-être de tous les hommes le plus frappé d'illusion et de folie, retrouve la raison ? Un philosophe plus égaré qu'un courtisan ! Qu'est-ce que c'est donc qu'une science où l'on puise plus de corruption que dans le commerce du plus grand monde ?

1450

LE PHILOSOPHE

Monsieur, je sais le cas qu'un courtisan en peut faire : mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de cet impertinent-là qui a l'audace de faire des vers où il me satirise.

1455

BLECTRUE

Si vous appelez cela des vers, il en a fait contre nous tous en forme de requête, qu'il adressait au Gouverneur, en lui demandant sa liberté ; et j'y étais moi-même accommodé on ne peut pas mieux.

BLAISE

Misérable petit faiseur de varmine ! C'est un var qui en fait d'autres mais morgué ! Que vous avais-je fait pour nous mettre dans une requête¹⁴⁶⁰ qui nous blâme ?

LE POÈTE

Moi, je ne vous veux pas de mal.

LE COURTISAN

Pourquoi donc nous en faites-vous ?

LE POÈTE

Point du tout ; ce sont des idées qui viennent et qui sont plaisantes ; il faut que cela sorte ; cela se fait tout seul. Je n'ai fait que les écrire, et cela aurait diverti le Gouverneur, un peu à vos dépens, à la vérité ; mais¹⁴⁶⁵ c'est ce qui en fait tout le sel ; et à cause que j'ai mis quelque épithète un peu maligne contre le Philosophe, cela l'a mis en colère. Voulez-vous que je vous en dise quelques morceaux ? Ils sont heureux.

LE PHILOSOPHE

Poète insolent !

1470

LE POÈTE *(se débattant entre les mains du Courtisan)*

Il faut que mon épigramme soit bonne, car il est bien piqué.

LE COURTISAN

Faire des vers en cet état-là ! Cela n'est pas concevable.

BLAISE

Faut que ce soit un acabit d'esprit enragé.

LE COURTISAN

Ils se battront, si on les lâche.

BLECTRUE

Vraiment je suis arrivé comme ils se battaient ; j'ai voulu les prendre, et ils se sont enfui : mais je vais les séparer et les remettre entre les mains de quelqu'un qui les gardera pour toujours. Tout ce qu'on peut faire d'eux, c'est de les nourrir, puisque ce sont des hommes, car il n'est pas permis de les étouffer. Donnez-moi-les, que je les confie à un autre.

1475

LE PHILOSOPHE

Qu'est-ce que cela signifie ? Nous enfermer ? Je ne le veux point.

1480

BLAISE

Tenez, ne velà-t-il pas un homme bian peigné pour dire : je veux !

LE PHILOSOPHE

Ah ! Tu parles, toi, manant. Comment t'es-tu guéri ?

(Aux autres.)

BLAISE

En devenant sage. Laissez-nous un peu dire.

LE PHILOSOPHE

Et qu'est-ce que c'est que cette sagesse ?

BLAISE

C'est de n'être pas fou.

1485

LE PHILOSOPHE

Mais je ne suis pas fou, moi ; et je ne guéris pourtant pas.

LE POÈTE

Ni ne guériras.

(Au Philosophe.)

BLAISE *(au poète)*

Taisez-vous, petit serpent. Vous dites que vous n'êtes pas fou, pauvre rêveux : qu'en savez-vous si vous ne l'êtes pas ? Quand un homme est fou, en sait-il quelque chose ?

1490

BLECTRUE

Fort bien.

LE PHILOSOPHE

Fort mal ; car ce manant est donc fou aussi.

BLAISE

Eh ! Pourquoi ça ?

LE PHILOSOPHE

C'est que tu ne crois pas l'être.

BLAISE

Eh bian ! Morgué, me velà pris ; il a si bian ravaudé ça que je n'y
connais pus rian ; j'ons peur qu'il ne me gâte.

1495

LE COURTISAN

Crois-moi, ne te joue point à lui. Ces gens-là sont dangereux.

BLAISE

C'est pis que la peste. Emmenez ce marchand de çarvelle, et fourrez-moi
ça aux Petites-Maisons ou bian aux Incurables.

LE PHILOSOPHE

Comment, on me fera violence ?

1500

BLECTRUE

Allons, suivez-moi tous deux.

LE POÈTE

Un poète aux Petites-Maisons !

BLAISE

Eh ! pargué, c'est vous mener cheux vous.

BLECTRUE

Plus de raisonnement, il faut qu'on vienne.

(Au Courtisan, à part.)

BLAISE

Ça fait compassion. Tenez-vous grave, car j'aparçois la damoiselle d'ici ¹⁵⁰⁵
qui vous contemple. Souvenez-vous de voute gloire, et aimez-la bian fia-
rement.

SCÈNE V

Floris, le Courtisan, Blaise.

FLORIS

Enfin, le ciel a donc exaucé nos vœux.

LE COURTISAN

Vous le voyez, Madame.

1510

BLAISE

Ah ! C'était biau à voir !

FLORIS

Que vous êtes aimable de cette façon-là !

LE COURTISAN

Je suis raisonnable, et ce bien-là est sans prix ; mais, après cela, rien ne
me flatte tant, dans mon aventure, que le plaisir de pouvoir vous offrir
mon coeur.

1515

BLAISE

Ah ! Nous y velà avec son coeur qui va bailler... Apprenez-li un peu son devoir de criauté.

LE COURTISAN

De quoi ris-tu donc ?

BLAISE

De rian, de rian ; vous en aurez avis. Dites, Madame ; je m'arrête ici pour voir comment ça fera.

1520

FLORIS

Vous m'offrez votre coeur, et c'est à moi à vous offrir le mien.

LE COURTISAN

Je me rappelle en effet d'avoir entendu parler ma soeur dans ce sens-là. Mais en vérité, Madame, j'aurais bien honte de suivre vos lois là-dessus : quand elles ont été faites, vous n'y étiez pas ; si on vous avait vue, on les aurait changées.

1525

BLAISE

Tarare ! On en aurait vu mille comme elle, que ça n'aurait rian fait. Guarissez de cette autre infirmité-là.

FLORIS

Je vous conjure, par toute la tendresse que je sens pour vous, de ne me plus tenir ce langage-là.

BLAISE

Ça nous ravale trop : je sommes ici la force, et velà la faiblesse.

1530

FLORIS

Souvenez-vous que vous êtes un homme, et qu'il n'y aurait rien de si indécent qu'un abandon si subit à vos mouvements. Votre coeur ne doit point se donner ; c'est bien assez qu'il se laisse surprendre. Je vous instruis contre moi ; je vous apprends à me résister, mais en même temps à mériter ma tendresse et mon estime. Ménagez-moi donc l'honneur de vous vaincre ; que votre amour soit le prix du mien, et non pas un pur don de votre faiblesse : n'avilissez point votre coeur par l'impatience qu'il aurait de se rendre ; et pour vous achever l'idée de ce que vous devez être, n'oubliez pas qu'en nous aimant tous deux, vous devenez, s'il est possible, encore plus comptable de ma vertu que je ne la suis moi-même.

1535

1540

BLAISE

Pargué ! vélà des lois qui connaissent bian la femme, car ils ne s'y fiont guère.

LE COURTISAN

Il faut donc se rendre à ce qui vous plaît, Madame ?

FLORIS

Oui, si vous voulez que je vous aime.

1545

LE COURTISAN *(avec transport)*

Si je le veux, Madame ? Mon bonheur...

FLORIS

Arrêtez, de grâce, je sens que je vous mépriserais.

BLAISE

Tout bellement ; tenez voute amour à deux mains : vous allez comme une brouette.

FLORIS

Vous me forcerez à vous quitter.

1550

LE COURTISAN

J'en serais bien fâché.

BLAISE

Que ne dites-vous que vous en serez bien aise ?

LE COURTISAN

Je ne saurais parler comme cela.

FLORIS

Vous ne sauriez donc vous vaincre ? Adieu, je vous quitte ; mon penchant ne serait plus raisonnable.

1555

BLAISE

Ne vélà-t-il pas encore une taille qui va dégringoler ?

LE COURTISAN (*à Floris qui s'en va*)

Madame, écoutez-moi : quoique vous vous en alliez, vous voyez bien que je ne vous arrête point ; et assurément vous devez, ce me semble, être contente de mon indifférence. Quand même vous vous en iriez tout à fait, j'aurais le courage de ne vous point rappeler.

1560

FLORIS

Cette indifférence-là ne me rebute point ; mais je ne veux point la fatiguer à présent, et je me retire.

SCÈNE VI

Le Courtisan, Blaise.

LE COURTISAN (*soupirant*)

Ah !

BLAISE

Ne bougez pas ; conservez toute dignité humaine ; aussi bien, je vous tiens par le pourpoint.

1565

LE COURTISAN

Mais, mon cher Blaise, elle est pourtant partie.

BLAISE

Qu'alle soit ; elle a d'aussi bonnes jambes pour revenir que pour s'en aller.

LE COURTISAN

Si tu savais combien je l'aime !

1570

BLAISE

Ah ! Je vous permets de me conter ça à moi, et il n'y a pas de mal à l'aimer en cachette ; ça est honnête ; et même ils disent ici que pus en aime sans le dire, et pus ça est biau ; car en souffre biau coup, et c'est cette souffrance-là qui est daigne de nous, disent-ils. Cheux nous les femmes de bian ne font pas autre chose. N'avons-je pas une maîtresse itou, moi ? Une jolie fille, qui me poursuit avec des civilités et de petits mots qui sont si friands ? Mais, morgué, je me tians coi. Je vous la rabroue, faut voir ! Alle n'aura la consolation de me gagner que tantôt. Morgué ! Tenez, je l'aparçois qui viant à moi. Je vas tout à cette heure vous enseigner un bon exemple. Je sis pourtant affollé d'elle. Stapendant, regardez-moi mener ça. Voyez la suffisance de mon comportement. Boutez-vous : là, sans mot dire.

1575

1580

SCÈNE VII

Le Courtisan, Blaise, Fontignac, L'Insulaire.

(En montrant l'insulaire.)

FONTIGNAC *(au Courtisan)*

Permettez, Monsieur, qué jé parle à Blaise, et lui présente une réquête dont voici lé sujet.

1585

BLAISE

Ah ! Ah ! Monsieur de Fontignac, ou êtes un fin marle, vous voulez me prendre sans vart. Eh bian ! Le sujet de voute requête, à quoi prétend-il !

FONTIGNAC

D'abord à votre coeur, ensuite à votre main.

L'INSULAIRE

Voilà ce que c'est.

1590

BLAISE

C'est coucher bien gros tout d'une fois. Voilà bian des affaires. Traite-t-on du coeur d'un homme comme de ceti-là d'une femme ? Faut bian d'autres çarimonies.

FONTIGNAC

Jé mé suis pourtant fait fort dé votré consentement.

L'INSULAIRE

J'ai compté sur l'amitié que vous avez pour Fontignac.

1595

BLAISE

Oui ; mais voute compte n'est pas le mian : j'avons une autre arusmétique.

FONTIGNAC

Né vous en défendez point. Il est temps qué votre modestie cède la victoire. Jé sais qu'ellé vous plaît, cetté tendre et charmante fille.

BLAISE

Eh ! Mais, en vérité, taisez-vous donc, vous n'y songez pas. Il me vient
des rougeurs que je ne sais où les mettre. 1600

L'INSULAIRE

Mon dessein n'est pas de vous faire de la peine : et s'il est vrai que vous
ne puissiez avoir du retour...

BLAISE

Je ne dis pas ça.

FONTIGNAC

Achévons donc. Qué tant dé mérite vous touche ! 1605

BLAISE (*au Courtisan*)

En avez-vous assez vu ? Ça commence à me rendre las. Je vais signer la
requête.

LE COURTISAN

Finis.

FONTIGNAC

L'ami Blaise, j'entends qué Monsieur vous encourage.

BLAISE (*à l'Insulaire*)

Morgué ! Il n'y a donc pus de répit ; ou êtes bian pressée, ma mie ? 1610

L'INSULAIRE

N'est-ce pas assez disputer ?

BLAISE

Eh bian ! Ce coeur, pisque vous le voulez tant, ou avez bian fait de le prendre, car, jarnicoton ! Je ne vous l'aurais pas baillé.

L'INSULAIRE

Me voilà contente.

(Au Courtisan.)

BLAISE *(voyant Floris)*

Tant mieux. Mais ne causons pus ; velà une autre amoureuse qui vient.¹⁶¹⁵
Préparez-li une bonne moue, et regardez-moi là par-dessus les épaules.

SCÈNE VIII

Le Courtisan, Blaise, Fontignac, L'Insulaire, Floris.

(Le Courtisan la regarde sans rien dire.)

FLORIS

Je reviens. Je n'étais sortie que pour vous éprouver, et vous n'avez que trop bien soutenu cette épreuve. Votre indifférence même commence à m'alarmer.

¹⁶²⁰

BLAISE *(à Floris)*

Vous n'êtes pas encore si malade.

FLORIS

Faites-moi la grâce de me répondre.

LE COURTISAN

J'aurais peur de finir vos alarmes, que je ne hais point.

BLAISE

Ca est bon ; ça tire honnêtement à sa fin.

(Le Courtisan la regarde sans répondre.)

FLORIS

Mes alarmes que vous ne haïssez point ? Expliquez-vous plus clairement.

1625

BLAISE

Morgué ! Velà des yeux bian clairs !

FLORIS

Ils me disent que vous m'aimez.

BLAISE

C'est qu'ils disent ce qu'ils savent.

FONTIGNAC

Cé sont des échos.

1630

FLORIS

Les en avouez-vous ?

LE COURTISAN

Vous le voyez bien.

BLAISE

Ca est donc bâclé ?

FLORIS

Oui, cela est fait : en voilà assez ; et je me charge du reste auprès de mon père.

1635

FONTIGNAC

Vous n'irez pas le chercher, car il entre.

SCÈNE IX

Le Gouverneur, Parmenès, Floris, L'Insulaire, Le Courtisan, La Comtesse, Fontignac, Spinette, Le Paysan.

LA COMTESSE

Oui, Seigneur, mettez le comble à vos bienfaits : je vous ai mille obligations ; joignez-y encore la grâce de m'accorder votre fils.

1640

LE GOUVERNEUR

Vous lui faites honneur, et je suis charmé que vous l'aimiez.

LA COMTESSE

Tendrement.

BLAISE

En rirait bian dans noute pays de voir ça.

LE GOUVERNEUR

Mais c'est pourtant à vous à décider, mon fils ; aimez-vous Madame ?

PARMENÈS *(honteusement)*

Oui, mon père.

1645

FLORIS

J'ai besoin de la même grâce, mon père, et je vous demande Alvarès.

(En montrant Spinette.)

LE GOUVERNEUR

Je consens à tout. Et cette jolie fille ?

(À Fontignac.)

BLAISE

Je vas faire son compte. Vous m'avez tantôt présenté une requête, Fontignac ; je vous la rends toute brandie pour noute amie Spinette. Que dites-vous à ça ?

1650

FONTIGNAC

Jé rougis sous lé chapeau.

BLAISE

Ça veut dire : tope. Où est donc le notaire pour tous ces mariages, et pour écrire le contrat ?

LE GOUVERNEUR

Nous n'en avons point d'autre ici que la présence de ceux devant qui on se marie. Quand on a de la raison, toutes les conventions sont faites.

1655

Puissent les dieux vous combler de leurs faveurs ! Quelqu'un de vos camarades languissent encore dans leur malheur ; je vous exhorte à ne rien oublier pour les en tirer. L'usage le plus digne qu'on puisse faire de son bonheur, c'est de s'en servir à l'avantage des autres. Que des fêtes à présent annoncent la joie que nous avons de vous voir devenus raisonnables.

1660

DIVERTISSEMENT

(CHANT.)

(I. MENUET dansé par Mlles Jouvenot, La Motte et Labatte.)

M. LEGRAND CHANTE

Livrez-vous, jeunes coeurs, au dieu de la tendresse ; Vous pouvez, sans faiblesse, Former d'amoureux sentiments. La Raison, dont les lois sont prudentes et sages, Ne vous défend pas d'être amants, Mais d'être amants volages.

1665

(II. MENUET dansé par Mlles Jouvenot, La Motte et Legrand.)

MADemoiselle LeGrand chante

Quel plaisir de voir l'Amour, Dans cet heureux séjour, A la Raison faire
sa cour ! Que ses armes Ont pour nous de charmes ! Tous nos désirs,
Tous nos soupirs Sont des plaisirs.

(VAUDEVILLE.)

MADemoiselle Labatte chante

Jamais aucun regret ne vient troubler nos coeurs, Dans cette île char-
mante, D'une flamme innocente Nous y ressentons les ardeurs, Et la
Raison gouverne les faveurs Que l'Amour nous présente.

1670

I. COUPLET PAR M. DUFRESNE

Toi qui fais l'important, Ta superbe apparence, Tes grands airs, ta dé-
pense, Séduisent un peuple ignorant ; Tu lui parais un colosse, un géant.
Ici, ta grandeur cesse ; On voit ta petitesse, Ton néant, ta bassesse ; Tu
n'es enfin, chez la Raison, Qu'un petit garçon, Qu'un embryon, Qu'un
myrmidon.

1675

II. COUPLET PAR M. DU MIRAIL

Philosophe arrogant, Qui te moques sans cesse De l'humaine faiblesse,
Tu t'applaudis d'en être exempt : Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre disgrâce, Ton courage se passe, Ta fermeté se lasse. Tu
n'es plus, avec ta raison, Qu'un petit garçon, Qu'un embryon, Qu'un
myrmidon.

1680

III. COUPLET PAR Mlle JOUVENOT

Mortel indifférent, Qui sans cesse déclames Contre les douces flammes
Que fait sentir le tendre enfant, Auprès de lui tu te crois un géant.
Qu'un bel oeil se présente, Sa douceur séduisante Rend ta force impuis-

sante. Tu n'es plus, contre Cupidon, Qu'un petit garçon, Qu'un embryon, Qu'un myrmidon. 1685

IV. COUPLET PAR M^{LLE} LEGRAND

Qu'un nain soit opulent, Malgré son air grotesque Et sa taille burlesque,
Grâce à Plutus, il paraît grand : L'or et l'argent de lui font un géant,
Mais sans leur assistance, La plus belle prestance Perd son crédit en
France ; Et l'on n'est, quand Plutus dit non, Qu'un petit garçon, Qu'un embryon, Qu'un myrmidon. 1690

V. COUPLET PAR M^{LLE} QUINAULT

Que tu semblais ardent, Mari, quand tu pris femme ! De l'excès de ta
flamme Tu lui parlais à chaque instant : Avant l'hymen, tu te croyais
géant. Six mois de mariage De ce hardi langage T'ont fait perdre
l'usage. Tu n'es plus, pauvre fanfaron, Qu'un petit garçon, Qu'un embryon, Qu'un myrmidon. 1695

VI. COUPLET PAR M. QUINAULT

Il n'y a pas longtemps Que j'avais la barlue. Ma foi, j'étais bian grue !
Chez vous, Messieurs les courtisans, Je croyais voir les plus grands des
géants. Aujourd'hui la leunette Que la raison me prête Rend ma visière
nette. Je vois dans toutes vos façons, Des petits garçons, Des embryons, 1700
Des myrmidons.

(au parterre)

VII. COUPLET PAR M^{LLE} QUINAULT *(au parterre)*

Partisans du bon sens, Vous, dont l'heureux génie Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugements. Chez vous, des nains ne sont point des
géants. Si notre comédie Par vous est applaudie, Nous craignons peu

l'envie, Vous contraindrez, par vos leçons, Les petits garçons, Les em-
bryons, Les myrmidons.

1705